

Lith. de Vignon.

JOURNAL DES DEMOISELLES.

Instruction.

Chronique de Bretagne.

QUATORZIÈME SIÈCLE.

UNE SCÈNE AU LOUVRE.

Septième article.

Le siège de Tournai étant levé et les trêves prises, Edward, roi d'Angleterre, repassa aussitôt dans son pays où l'appelaient les affaires sérieuses de l'Écosse; de son côté, le roi de France, Philippe de Valois, reprit le chemin de sa capitale, après avoir congédié la plupart des grands seigneurs qui lui avaient amené le secours de leurs bannières. Malgré la cessation des hostilités personnelles entre les deux rois, la lutte entre les deux puissances rivales ne fut point suspendue; elle prit des formes détournées. La France s'attacha plus spécialement qu'elle ne l'avait fait jusqu'à ce

XII.

jour à soutenir par ses moyens d'influence et de subsides les intérêts du jeune *David II* roi d'Écosse, fils de *Robert de Brus*; et l'Angleterre, ayant pris le parti de la maison de *Baliol* ou de *Bailleul*, qui prétendait au trône de David, poursuivit à outrance les troupes écossaises qui soutenaient les armes à la main les droits de l'héritier direct du grand *Robert de Brus*.

Tandis que différentes expéditions avaient lieu, les chefs de clans et les généraux écossais tinrent un grand conseil à la suite duquel ils envoyèrent proposer un armistice au roi d'Angleterre, en lui promettant de le reconnaître pour leur souverain, si, dans six mois, leur roi David de Brus, qui se trouvait en France depuis sept ans, n'était pas rentré dans son pays. Edward n'avait pas toujours été heureux dans ses attaques dirigées contre les places qui tenaient pour le roi d'Écosse; la saison était rigoureuse, il manquait de vivres; il consentit donc à tout ce que voulurent les Écossais, et s'en retourna finir son quartier d'hiver à Londres, se promettant bien de recommencer la guerre aux premiers jours du printemps.

Les Écossais envoyèrent aussitôt des députés à leur roi, afin de lui rendre compte de ce qui venait de se passer et en même temps pour l'engager à venir empêcher par sa présence que le sceptre de *Robert* ne passât entre les mains des Anglais.

17

David de Brus (1) avait succédé à son père en 1329. Comme il n'était âgé que de huit ans, ses tuteurs, le comte de Mürai, le comte Patrix et Guillaume de Douglas, avaient eu à soutenir une guerre terrible contre la maison de *Baliol* ou de *Bailleul*. Robert de Brus, lord d'Annandale, était originaire du comté Nantais, et John Baliol, lord de Gallway (2), descendait d'une ancienne famille normande; de sorte que l'inimitié qui existait entre la Bretagne et la Normandie était personnifiée, en Écosse, par les deux représentants du feu roi Malcolm-Cean-more, fils de Duncan. Le jeune David de Brus, après avoir perdu la plus grande partie de son royaume, était venu en France, en 1334, demander du secours au roi Philippe de Valois. Il avait été magnifiquement reçu à la cour, et le roi lui avait fait donner une grosse pension pour soutenir sa dignité jusqu'au moment où il serait possible d'envoyer des troupes françaises en Écosse, afin de seconder contre les troupes anglaises les opérations du vieux et loyal comte de Mürai. Ce fut à cette époque que les souverains de France et d'Écosse conclurent ensemble ce traité d'alliance qui a duré si longtemps entre les deux nations, tant était puissante chez les Écossais la mémoire du grand roi Robert; par ce traité, le jeune David s'était engagé, pour lui et ses descendants, à ne jamais faire ni paix ni trêve avec l'Angleterre que du consentement du roi de France.

Le lendemain de l'arrivée des députés écossais, il y eut au château du Louvre une fête des plus brillantes à laquelle assistèrent les seigneurs bretons, que Philippe de Valois avait amenés de Tournai, afin de les attacher par ses largesses à la cause de

(1) *Brus, Bruc, Brug* et quelquefois *Grug*, d'après *Davis*, signifie *bruyère* dans la langue bretonne; le château de *Bruc* est en effet situé au milieu d'une lande près de *Guénné-Pinfao*.

(2) Le maison de *Gallway* est alliée aujourd'hui à celle de *Goullaine*.

son neveu, le comte de Blois, qu'il voulait faire hériter du duché de Bretagne.

Jéhan, comte de Montfort, que la plus grande partie des Bretons avait choisi pour duc, connaissant les intentions peu bienveillantes du roi à son égard, était venu de Nantes à Paris et avait établi son point d'observation à l'hôtel Saint-Pol, appartenant à la famille de Montmorency. Depuis qu'il habitait cette résidence seigneuriale, elle était devenue le rendez-vous des mécontents de la cour de France et le centre des réunions des *Bretons-Bretonnants*, c'est-à-dire des Bretons nationaux, et par conséquent opposés au projet d'inféodation. Une nouvelle apportée récemment par le sire de Saint-Pern avait singulièrement augmenté le nombre des partisans de Montfort : on disait que Jéhan III, duc de Bretagne, avait été forcé de s'arrêter à Caen pour cause de grave maladie, et l'on ajoutait que Charles de Blois, consulté sur ses intentions, s'était hautement prononcé contre tout moyen de violence pour obtenir la couronne de Bretagne. L'opinion publique était favorable à Montfort, et Philippe de Valois, qui la consultait comme un oracle, se départit de quelques-unes de ses préventions. La fête qu'il donnait au jeune David de Brus lui servit d'occasion pour se rapprocher de Montfort; il le manda au château ainsi que toutes les personnes de la cour du comte; la plupart des seigneurs Bretons répondirent négativement à cette invitation; mais Montfort se rendit au Louvre dans l'espoir d'amener le frère de sa femme, le comte Louis de Flandre, à se réconcilier avec sa sœur, la comtesse Jéhanne, surnommée la blonde et la belle, que les chroniqueurs ont comparée à la Clorinde du moyen âge. Montfort était suivi de plusieurs chevaliers, au milieu desquels se faisait remarquer, par l'élégance de son maintien et par la richesse de sa mise, le vicomte de Léon-Châteauneuf, son ami et son confident.

L'Angelus de midi sonnait à l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois lorsqu'ils en-

trèrent dans la cour du château. Jean duc de Normandie, fils aîné du roi, y était au milieu d'un groupe d'ouvriers occupés à remuer un énorme bloc de granit. Au premier coup de l'Angelus les travaux furent suspendus, tout le monde se découvrit, et le chapelain de service se mettant à genoux à l'entrée de la chapelle, dit à haute voix la prière de l'Ave Maria : il y eut ensuite pour les ouvriers un moment de récréation. Alors le comte de Montfort se dirigea seul vers le duc de Normandie, mais ce prince l'ayant aperçu, s'éloigna sans le regarder et rentra dans ses appartements. Le comte parut vivement affecté de ce procédé ; il pâlit et fit un mouvement pour se retirer ; mais le sire de Léon le retint par le bras et lui montrant le comte de Blois qui se tenait à l'une des croisées, s'écria :

« Par saint Yves ! monseigneur, voulez-vous battre en retraite devant votre rival !

— Non, répartit brusquement le comte ; mais ne vois-tu pas que ma cause est perdue à la cour de France ? »

Dans ce moment un chevalier de haute taille s'approcha de Montfort et lui dit à voix basse :

« A moi, comte ! deux mots... »

— Que me veut Samuel, capitaine des archers de la garde du roi ? dit le prince de Bretagne en tournant la tête vers le vicomte de Léon.

— Monseigneur, lui répondit-il, entrons au château ; le roi est informé de votre arrivée.

— En effet ! ajouta le sire de Montboucher, j'aperçois Saint-Pol, Bouchard, Melun et Saint-Vallier qui viennent au-devant de vous, monseigneur.

— Ce sont là vos amis, cher comte, dit le chevalier Samuel ; ils accourent au nom du roi pour vous entraîner à leur fête... étourderie de page... Si vous tenez à votre liberté, ne suivez pas leurs conseils.

— Adviene que pourra ! j'ai confiance en leur amitié, répond le comte en donnant la main au sire de Saint-Pol.

— Que vous disait Samuel ? demanda ce jeune seigneur.

— Que ma liberté était ici menacée.... je n'en crois rien, messieurs ; je suis avec des gentilshommes du loyal pays de France.

— Et nous, monseigneur, dirent spontanément Saint-Pol, Bouchard, Saint-Vallier, Melun et Pont-Château, nous sommes avec nos épées. »

Lè capitaine des archers les regarda en souriant avec dédain, puis saluant de la main le comte de Montfort :

« Que Dieu vous soit en aide ! » lui dit-il ; et il s'éloigna.

« Ce Samuel, dit Saint-Vallier au sire de Montboucher, est un suppôt du diable.

— Concevez-vous qu'il ait osé adresser la parole au comte ? poursuivit le jeune de Melun.

— La vengeance lui donne tour à tour de l'audace et de la perfidie, dit vivement le sire de Bouchard.

— Messieurs, demanda le vicomte de Léon en s'arrêtant, afin de se trouver plus éloigné du groupe qui accompagnait Montfort, croyez-vous que la jalousie de Samuel contre le comte ne se soit point calmée ?

— Cher sire, répondit Saint-Vallier, je connais ce Génois ; ses passions ressemblent à ces vastes incendies qui ne s'éteignent qu'après avoir dévoré les objets qui les alimentent.

— Oserait-il attenter à la vie de monseigneur ? dit avec émotion le vicomte de Léon.

— Son âme d'enfer nourrit un projet plus odieux.

— Lequel ?

— Cher sire, poursuivit Saint-Vallier, le dépit de n'avoir pas réussi dans ses démarches pour obtenir la main de la belle princesse Jehanne de Flandre, a fait de Samuel un ennemi juré du comte de Montfort ; il voudrait le frapper, non dans sa personne, mais dans ce qu'il a de plus cher en ce monde. »

Le vicomte de Léon frémit d'indigna-

tion ; il attacha sur Saint-Vallier un regard plein d'étonnement et d'effroi, et lui dit :

« Vous êtes certain de ne pas vous tromper ? »

— J'en suis certain, répartit le jeune Saint-Vallier ; sans nos instances auprès des membres du conseil privé du roi, le comte de Montfort serait prisonnier dans la grosse tour Ferrand ; c'est à cela que Samuel voulait en venir, afin de s'emparer plus facilement de votre souveraine.

— Samuel est fou ! s'écria le sire de Léon.

— Oui, il est fou de haine, reprit le sire de Melun. Cet homme est politique jusqu'à la fourberie ; tous les moyens lui sont convenables, pourvu qu'ils lui donnent des chances de succès ; s'il n'était de notre part, et de celle des hauts barons de la cour, l'objet d'une surveillance active, il parviendrait à son but, c'est-à-dire qu'un jour venant, la chrétienté apprendrait que la belle comtesse de Montfort a été vendue à l'un de ces marchands d'esclaves que le grand Calife et monsieur *Garbus*, roi des Sarrasins d'Espagne, envoient par tous pays.

— Melun, vous m'expliquez une rencontre que je fis il y a quelques jours, » dit le sire de Pont-Château.

Les interlocuteurs s'arrêtèrent ; et comme ils étaient à l'entrée du grand escalier qui montait aux appartements du roi, et que les barons, les chevaliers et les écuyers de la chrétienté de Paris arrivaient en foule avec leurs nobles dames et leurs gentils pages, ils entrèrent dans une salle basse destinée aux ébattements des archers de la garde.

Le sire de Pont-Château poursuivit en ces termes : « En ma qualité de ménestrel j'avais été invité par messire *Hugues le Lorrain*, roi des jongleurs, à me rendre à son palais de la rue Saint-Martin, afin d'assister à la réception d'un chevalier, sous la bannière de saint Julien. Je me trouvai là en société de gens pour la plupart inconnus les uns aux autres, mais se qualifiant

de frères et amis ; Samuel y était ; je l'aperçus qui s'entretenait à l'écart avec un étranger, dont la figure longue et le teint fortement basané me firent soupçonner quelle était sa nation. Pour m'en assurer, je m'adressai à Jacques Grure, qui me répondit avec la gaieté que vous lui connaissez : « Prenez garde, mon gentil frère, si vous avez damoiselle à défendre, car ce noir jongleur est un vassal de monseigneur Saint-Mahomet :

Il vient à Paris
Chercher des houris. »

Hugues le Lorrain vint à moi, me prit amicalement par la main et me conduisit au milieu d'un groupe de joueurs de viole qui entouraient le récipiendaire, beau jeune homme aux cheveux blonds, aux yeux vifs et spirituels. Il y avait dans sa physionomie tant de fermeté et de distinction que je me plus à le considérer. Je remarquai que son regard se portait souvent du côté de Samuel, et que celui-ci semblait l'éviter. Il y eut un moment où Samuel et l'étranger se donnèrent la main en signe d'accord ; le récipiendaire fit un mouvement comme pour sortir du cercle, et m'adressant la parole, il me dit : « Cher sire, n'êtes-vous pas du pays de Bretagne ? je crois vous avoir vu parmi les chevaliers de la suite du comte de Montfort. » Je lui répondis affirmativement ; alors me montrant du doigt le chevalier Samuel, il ajouta : « Voici votre ennemi et le mien... » Hugues le Lorrain l'arrêta par un geste de la main, et lui dit : « Beau sire ! point de haine dans le royaume de la *gaie science* ; gardez votre passion de guerre pour le jour du champ mortel. » En ce moment les maîtres de la confrérie entrèrent en jouant une marche triomphale, et tout le monde les suivit dans la salle du festin.

Le sire de Pont-Château se tut.

« Vous ne savez donc pas le nom de ce beau ménestrel ? lui demanda Saint-Vallier.

— Le sire de Pont-Château est arrivé de-

puis peu de jours, se hâta de répondre en rougissant le vicomte de Léon ; quand il est derrière les murs crénelés de son vieux manoir, il n'entend du dehors que le bruit des vents de mer, et ne sait que ce que viennent lui conter son astrologue et son chancelier. Messieurs, poursuivit-il, montons chez le roi ; plus tard je vous en dirai davantage. »

Pendant que ces explications interrompues avaient lieu, les ouvriers, affranchis de toute surveillance, s'amusaient dans la cour à des jeux de hasard. Il y en avait plusieurs parmi ces ouvriers qui avaient porté les armes dans les guerres de Flandre ; l'un d'eux prétendait avoir suivi la bannière du comte de Montfort, sous les ordres du roi d'Angleterre, et il racontait, en termes énergiques, les beaux faits d'armes du prince de Bretagne. Un jeune maçon, d'une taille élevée, l'interrompit en se dressant de son haut et agitant son bonnet de laine, pour attirer l'attention de l'auditoire : « Amis ! dit-il, maître Gérard vous a fait un merveilleux récit des aventures de guerre du comte de Montfort ; moi, je vais vous rapporter tout doucement, par crainte de la hart, ce que je sais de son mariage en la belle et riche ville de Gand, où je suis né.

— Par saint Denis ! lui dit Gérard, quelle histoire vas-tu nous chercher, Van-Rusbêke ?

— Par saint Macaire, répond celui-ci en souriant, as-tu oublié les fêtes du mariage de monseigneur le comte de Montfort avec la belle et blonde princesse Jehanne, sœur de notre très-redouté souverain le comte de Flandre ?

— Quel démon te possède ? dit avec humeur le maître maçon ; et s'adressant aux ouvriers, il ajoute : « Mes amis, allons, reprenons notre ouvrage, n'écoutons pas Van-Rusbêke ; il est fou, Dieu me pardonne. »

Le jeune Flamand partit d'un gros éclat de rire, en regardant du côté des appartements du roi ; il se rapprocha ensuite de

maître Gérard, qui venait de reprendre son marteau et son ouvrage, et le montrant du doigt à une personne qui se tenait dans l'angle de l'une des fenêtres du château, il se prit à chanter ce couplet :

Venez ouïr chanson nouvelle
Quand naît la flour,
Quand le zéphir et l'hirondelle
Sont de retour.

Une princesse en mariage
Prit un seigneur,
Mais un vassal de bas lignage
Avait son cœur.

« Calomnie d'une part et mensonge de l'autre, » dit vivement maître Gérard.

Les archers de la garde du roi ayant entendu cette exclamation, s'approchèrent des ouvriers :

« Vous disiez donc, maître Gérard... s'écria le jeune Van-Rusbêke en faisant un signe à l'un des archers.

— Je disais que *Max Ferrand* est un brave et loyal chevalier, dévoué par religion à une vertueuse et puissante dame.

— Faire se peut, répondit Van-Rusbêke ; mais à moins que le chevalier Ferrand n'ait pris le diable à son service, je ne m'explique pas sa fortune ; j'en ai vu simple batelier commel'était feu son père, et maintenant il est haut et puissant seigneur, chevalier du roi d'Angleterre, du comte de Montfort et joueur de viole...

— Oui, joueur de viole, répète maître Gérard, ménestrel, pour chanter la guerre, l'honneur des dames, les prouesses des hauts barons et la gloire de *Marie, mère de Dieu.* »

Tous les ouvriers se découvrirent.

« Comme faisait en son temps *H. Jean de Luz*, page de messire Baudoin, comte de Flandre, à qui Dieu fasse paix. Mais le sire Jean de Luz était le fils d'un grand seigneur, reprit Van-Rusbêke.

— Et le chevalier Ferrand, répond maître Gérard, descend du premier mariage de Ferrand de Portugal, lequel devint comte

de Flandre par le bon vouloir de la princesse Mahaut, sa tante, qui lui fit épouser la fille aînée du comte Baudouin, dont vous parlez sans trop savoir, ami Van-Rusbèke.

— C'est merveilleux, s'écrie en riant le jeune Flamand.

— Soit ! dit maître Gérard ; mais il est vrai comme parole d'Évangile, que si le comte Ferrand n'eût pas été fait prisonnier à la bataille de Bouvines, et conduit dans cette grosse tour noire, où il est mort dépossédé, ses enfants eussent gardé leur héritage, et le père de Max Ferrand n'eût pas épousé la fille d'un syndic des bateliers... mais en ce monde, besoin fait loi.

— Vive Dieu ! maître, dit l'archer de la garde du roi, feu Clopinel n'eût pas mieux conté.

— C'est un souvenir de jeunesse, répond Gérard ; il y a trente ans que j'étais joueur de viole dans le joyeux royaume de *Ménes-trandie* ; mais les vassaux de cette principauté souveraine n'ont jamais ni sou ni maille. Sauf le respect que l'on doit aux enfants de la *gaie science*, j'affirme qu'il y a plus de profit à manier la truëlle que l'archet, à bâtir châteaux et moustiers qu'à voyager en chantant de merveilleuses aventures, et faisant danser les singes et les ours pour divertir les damoiselles. »

L'auditoire se prit à rire.
Dans ce moment, la voix forte et menaçante de Samuel se fit entendre :

« Per Bacco ! s'écria-t-il, est-ce de la sorte que l'on travaille au château du roi ?

— *Caso da Forca, signor capitano,* » répondit un archer de la garde.

Tous les ouvriers se dispersèrent et se remirent à l'ouvrage. Il y eut alors quelques mots échangés à voix basse entre le capitaine Samuel et Van-Rusbèke... Le lendemain, maître Gérard ne reparut pas.

Vicomte DE MARQUSSAC.

Extrait de la *Revue de l'Orient*, XIV^e cahier, chez Delavigne, rue des Beaux-Arts, n^o 8.

Origine, langage et croyances des Romuni, Zind-rômes et Zind-cali.

Il existe, mesdemoiselles, en France, en Angleterre, en Espagne, dans l'Europe entière, en Asie, en Afrique même, un peuple nomade, campé aux approches des villages, dans les faubourgs des cités, race maudite des autres hommes, parias de la société, qui depuis plusieurs siècles vivent au milieu de nous, sous le poids de notre mépris et de notre haine, en butte à nos injures, et conservent pour cetteraison même, malgré leur disséminement, des mœurs homogènes, un langage et une religion uniformes. « Qui êtes-vous ? » leur demandèrent les Grecs. « Nous sommes sans nom, » répondirent-ils. Ces hommes sans nom, nous les appelons *Bohémiens*, et voici l'explication donnée à ce mot dans nos dictionnaires : *Bohémiens* : *vagabonds qui font profession de dire la bonne aventure, à l'inspection des mains, et dont le talent est de chanter, danser et voler.* Les historiens du moyen âge les ont désignés sous le nom d'*Aringhans*. Les Anglais leur donnent le nom de *Gypsies*, qui signifierait esclaves, si on le faisait venir de *Gypsati* : on appelait ainsi les esclaves que le maître allait faire vendre, à cause de l'antique usage de leur laver les pieds à cette occasion. On les nomme *Gitanos* en Espagne, c'est-à-dire gens loquaces, querelleurs ; *Cyganis*, en Hongrie et en Moldavie ; *Tshengenes*, en Turquie ; *Zigeuner*, en Allemagne ; *Zingari*, en Italie ; chez les Arabes, *Charami*, ou autrement, race impure ; les hommes dont nous parlons reçoivent, en Bohême, le nom d'*Egyptiens*, qui correspond à celui de voleurs, de saltimbanques ; en Thrace, celui d'*Athingeni*, c'est-à-dire, race d'athées, et partout celui

de *pâens*. D'où viennent-ils donc ces proscrits de toute la terre, ces êtres que, d'une seule voix, l'humanité entière condamne ? Cette question, sur laquelle l'histoire est muette, ne pouvait être résolue que par l'étude du langage de ce peuple ; de savants philologues, parmi lesquels est placé M. Vaillant, auquel nous devons ces renseignements, ont accompli cette tâche, et par la comparaison des idiomes, par des travaux minutieux qui sont du domaine de la science, sont parvenus à découvrir son origine. L'Inde est la patrie primitive de ces hommes qui sont aujourd'hui sans patrie, comme ils sont sans nom, ainsi qu'ils l'ont déclaré eux-mêmes. Mais s'ils refusent toutes les dénominations que l'injure et le mépris ont inventées pour eux, le nom qu'ils se donnent est simplement celui de *rom* (homme). « Je m'abuse peut-être, dit M. Vaillant, mais il me semble voir dans cette appellation, à la fois si simple et si superbe, un je ne sais quoi d'antique, qui me les ferait prendre pour la race primitive ; et, comme ils ne sont ni noirs, ni blancs, pour la souche des noirs et des blancs, source déchue il est vrai, dégradée, avilie, et pourtant toujours belle de corps et d'esprit. »

Rôm (dont le sens exact est : moi qui marche) est le nom qu'ils se donnent ; ils s'appellent encore *Rôm-uni* (ceux qui marchent vite) ; *Zind-rômes* (hommes des Indes) ; *Zind-cali* (Indiens noirs) ; *Rômni-c'ey* (fils de la femme), et eux seuls, disent-ils, sont *Rômni-c'ey* ; car ce n'est que par le mépris qu'ils se vengent des persécutions auxquelles ils sont en butte de toute part ; aussi ne sommes-nous pas, comme eux, les vrais fils de la femme. Ils disent d'eux : « Nous parlons comme les oiseaux chantent ; les autres hommes chantent comme les lions rugissent. »

M. Vaillant ne s'est pas seulement occupé d'étudier le langage de ce peuple : son caractère, ses mœurs, sa religion, ont été l'objet des recherches du savant philologue, et c'est avec un sentiment de pro-

fonde compassion qu'il a découvert dans ces hommes méconnus, voués à la misère et à l'infamie, un cœur droit et pur, un esprit vif, original, et qui souvent n'exclut pas une certaine jovialité : c'est ainsi qu'ils ont appelé l'âne, *une longue oreille* ; le pied, *l'aile de la jambe* ; le tigre, *une cuisse souple* ; et le dindon, *un Monsieur Glouglou*.

Les *Rôm-uni*, que nous n'appellerons plus, mesdemoiselles, du nom de *Bohémien*s, colportent leur industrie et leur travail dans nos villages ; adonnés généralement aux arts mécaniques, ils sont forgerons, fondeurs, ouvriers en métaux, accordeurs de pianos, horlogers, mais ils mettent de l'orgueil à ne pas exercer un état, selon eux, vil ou immonde et, à moins qu'ils ne louent leurs bras, ils ne seront ni tanneurs ni savetiers.

Les souffrances, la misère auxquelles ils sont si souvent condamnés, leur font plus vivement apprécier le bon accueil qu'ils reçoivent dans quelques pays. Renonçant alors à leur vie nomade, ces hommes font tourner au profit de leur patrie adoptive leur industrie et leur travail ; et assimilant leurs mœurs à celles des habitants, ils se dépouillent presque entièrement du cachet d'originalité qui les désignait au mépris et aux insultes. Un jour, dans un village près d'Orléans, on vit paraître une bande de Bohémiens, hommes et femmes au teint basané, aux grands yeux noirs, aux membres souples et nerveux : l'une de ces femmes venait d'être prise de mal d'enfant, et ses compagnons n'osaient demander pour elle un asile, que personne ne leur offrait : héberger des Bohémiens, leur prêter aide et appui, c'eût été vouloir attirer sur soi, sur les siens, la colère de Dieu, et déjà la foule s'amassait pour chasser ces maudits, lorsque le maire intervint, et par son autorité fit accorder un abri et des soins à la pauvre étrangère, qui donna la vie à un beau garçon. Quelques jours après, la bande des *Rôm-uni* s'éloigna ; mais, reconnaissants de la protection qu'ils avaient trouvée

dans ce village, plusieurs y revinrent, ils achetèrent du terrain; l'année suivante, ils revinrent encore, et sur ce terrain se firent construire une demeure; chaque année, à la même époque, ils apportèrent le fruit de leur travail, et ajoutèrent à la chaumière, à la maison déjà construite, une chaumière, une maison de plus.

Les croyances religieuses du peuple rômain sont ainsi formulées dans la notice de M. Vaillant : « *Tota* est leur Dieu. Qu'est-ce donc que *Tota*? *Tota* n'est ni le ciel, ni la terre, ni le soleil, ni les étoiles, ni rien de ce qui se voit, se touche et se sent; c'est une flamme, une chaleur, un feu invisible qui se communique à tout, qui féconde la terre, brille dans les étoiles, brûle le soleil, illumine le ciel, fait éclater la foudre et vivifie l'esprit. Enfants de la terre, ils ne savent pas lire au ciel; le ciel n'est pour eux que la tête de *Tota*; le soleil est son cœur, son œil est son âme, et les étoiles sont des éclats des feux échappés de ses yeux. Si le zéphir souffle, c'est *Tota* qui rafraîchit la terre de sa divine haleine; si le tonnerre menace, c'est *Tota* qui est enrhumé et tousse. C'est pour lui qu'ils naissent, vivent et meurent : leur âme, leur souffle, leur esprit, tout est à lui, comme leur corps est à la terre. Ils ne croient pas à la résurrection, à une autre vie; celle-ci leur est trop pénible pour en désirer une autre; mais ils pensent que la mort n'est pas une destruction absolue, que leur corps doit féconder la terre, et leur souffle vivifier l'air. »

Est-ce là une race d'athées? Sont-ce là des Bohémiens, tels que l'entendent nos dictionnaires? Nous serions heureux si, par cet aperçu rapide, nous avions jeté quelque intérêt sur l'existence d'un peuple trop longtemps méconnu, avili, et si nous avions pu vous amener à penser, mesdemoiselles, qu'il ne faudrait jamais accepter un préjugé avant de l'avoir soumis à l'épreuve de l'étude et de la raison.

L'Algérie, courrier d'Afrique, d'Orient et de la Méditerranée, rue Neuve des Petits-Champs, 35.

Nous vous avons déjà parlé, mesdemoiselles, du journal *L'Algérie*, et nous nous sommes réservé d'emprunter à ses feuillets quelques-unes des histoires qui en font une lecture intéressante et instructive à la fois. Sans rappeler que ce journal est le premier et le mieux informé des événements politiques de notre colonie française, nous laisserons votre père et vos frères suivre dans les colonnes de ce journal les phases d'une guerre qui, des limites de nos possessions, menace d'envahir l'empire du Maroc, et nous vous raconterons, d'après un des feuillets de *L'Algérie*, une histoire simple et touchante, celle du *Batelier d'El-Bordj*, récit véridique d'amour et de dévouement fraternel.

Mohamed et Ahmet quittèrent un jour *El-Bordj*, leur ville natale et le foyer paternel, pour aller chercher fortune; usant du privilège spécialement réservé, depuis un temps immémorial, à leurs compatriotes, ils se firent bateliers dans le port d'Alger. Tous deux étaient frères, ils s'aimaient, et d'une amitié si tendre, si dévouée, qu'elle semblait être née de quelque événement survenu dans la vie de l'un ou de l'autre, plutôt encore que de l'affection imposée par la nature aux enfants du même père. Le plus jeune, Ahmet, âgé de seize ans, avait un caractère vif et étourdi qui donnait à son visage, remarquable d'ailleurs par une large cicatrice tracée sur son front, une animation pleine de charme : Mohamed, l'aîné, quoiqu'il n'eût que quatre ans de plus que son frère, était au contraire grave et calme.

« Mohamed, lui avait dit son père avant de se séparer de ses deux enfants, je te recommande ton frère; veille sur lui et tiens-lui lieu de père! — Ce que vous voulez, mon père, Dieu le veut!... et moi aussi, » avait répondu Mohamed.

Un compatriote que les deux jeunes

gens avaient retrouvé à Alger, leur ouvrit sa maison, les traita comme ses fils et voulut que sa fille les accueillit en frères. Khadidja était belle. Mohamed et Ahmet la virent et tous deux l'aimèrent; mais Mohamed fut celui que le cœur de la jeune fille préféra. De ce jour, l'amitié, la confiance, firent place dans l'âme des deux frères, et surtout du plus jeune, à la jalousie, aux soupçons, presque à la haine!

Mohamed avait deviné l'amour de son frère pour Khadidja; mais il se savait aimé de la belle Mauresque. Peut-être allait-il sacrifier à sa passion ses serments et les devoirs qu'il s'était imposés, lorsqu'un messager lui apporta la nouvelle de la mort de son père et lui répéta les dernières paroles prononcées par le vieillard: « Que mon fils aîné serve de père à son frère! » Ces mots rappelèrent à Mohamed tout ce que l'amour allait lui faire oublier.

« Ahmet, dit-il à son frère, notre père est mort; il faut que l'un de nous aille habiter et cultiver l'héritage paternel. Il faut qu'il se marie. Tu aimes Khadidja, je le sais; dis-moi si tu veux que je la demande pour toi en mariage, et tu l'emmèneras au Bordj. »

Ahmet se jeta au cou de son frère. Le père de Khadidja donna son consentement, et la jeune fille dut se soumettre à la volonté paternelle; mais elle crut son amour méconnu, humilié, et ses yeux n'eurent plus que des regards de mépris et de haine pour le malheureux Mohamed.

Le jour du départ arrivé, « Ahmet, dit Mohamed à son frère, tu te souviens du jour où, pendant que nous gardions ensemble le troupeau de notre père, notre tribu fut assaillie par les Ouled-Bou-Zid. Les deux tribus échangèrent des coups de fusil. Toi, enfant, effrayé, tu vins en pleurant te jeter dans mes bras, et à ce moment même tu reçus une balle qui m'était destinée. Tu m'as sauvé la vie; depuis lors, j'ai fait le vœu de te consacrer la mienne; ai-je accompli ce vœu?... Je te donne Khadidja... nous sommes quittes. »

Un sanglot agita le voile de la belle Mauresque; Ahmet embrassa son frère, et ils se quittèrent pour ne plus se revoir. Mohamed a toujours refusé de retourner au Bordj, et il est encore à cette heure un des plus intrépides bateliers du port d'Alger.

AYMAR DE LA PERRIÈRE.

Littérature Étrangère.

ORIGIN OF THE WORD LADY.

It was anciently the custom in England for those whom fortune had blessed with affluence, to live constantly at their manor houses in the country, where once a week, or oftener, the lady of the manor distributed to her poor neighbours with her own hands, a certain quantity of bread. She was hence denominated by those who shared her bounty, the *laff dien*, which in saxon signifies, the *bread-giver*. A gradual corruption in the manner of pronouncing the word has produced the modern term *lady*. It is probable that from this hospitable custom arose the practice still universally existing, of ladies serving the meat at their own tables.

ORIGINE DU MOT LADY (MADAME).

Il était anciennement d'usage en Angleterre, pour ceux que la fortune avait grandement bénis, de vivre constamment dans leurs châteaux. Une ou plusieurs fois par semaine, la dame du manoir distribuait de ses propres mains, à ses voisins pauvres, une certaine quantité de pain. Ce fut de là que, par les pauvres qui éprouvaient ses bontés, elle reçut la dénomination de *the laff dien*, ce qui signifie, en langue saxonne, *la donneuse de pain*. Une graduelle corruption dans la manière de prononcer ce mot a sans doute produit le terme moderne de *lady*. Il est probable que de cet usage charitable est venue la coutume, encore existante universellement, que les dames servent les mets à leur table.

D^r Jost.

Éducation.

Les Trois Cousines.

LA VEILLE DE PAQUES DES CABANES.

I.

On était au mois d'octobre de l'année 1840, le soleil se couchait ; une affluence considérable se dirigeait vers la rue Notre-Dame-de-Nazareth , à Paris , et sur toutes les figures se retrouvait ce type dont Dieu a marqué les plus belles comme les plus laides figures du peuple juif.

Parmi cette foule, trois femmes graves marchaient, précédées de trois jeunes filles rieuses, âgées à peu près de seize à dix-sept ans, belles, grandes, sveltes, un peu cambrées, ce qui donnait à leur taille la flexibilité onduleuse du palmier. Un air de famille régnait si bien en elles, qu'au premier coup d'œil on les eût prises pour trois sœurs ; on ne se serait guère trompé, car elles étaient cousines.

Comme elles approchaient du Temple, un jeune homme vint à elles, qu'elles saluèrent du nom de cousin ; ce jeune homme, après avoir adressé à chacune son compliment, s'avança vers les trois mères.

« Bonne fête, mes tantes ! » leur dit-il en se mettant sur la même ligne qu'elles et les accompagnant.

— Bonjour, Élysée, répondit celle qui se trouvait le plus près de lui, et que l'on appelait madame Esdra ; avez-vous enfin des nouvelles de votre père ?

— Hélas ! dit le jeune homme, et sur sa noble figure passa un nuage de tristesse, depuis vingt ans que mon père m'a envoyé de la Nouvelle-Orléans, où je suis né, à Paris pour y faire mon éducation, je n'ai

jamais passé une veille de fête solennelle sans recevoir une lettre de lui, qui ne me dise : « A la fête prochaine, je te bénirai de mes mains, mon fils, au lieu de t'envoyer ma bénédiction dans une lettre. » A la Pâque dernière, il m'écrivit qu'il serait près de moi à la Pentecôte ; à la Pentecôte, il recula jusqu'aux fêtes des cabanes... Nous voici à la veille de ces fêtes, et il n'est pas arrivé ! ce sera donc pour les Pâques prochaines... Enfin, j'espère qu'un jour il accomplira sa promesse, il viendra, je le verrai !... Car c'est affreux, ma tante, de ne pouvoir dans son esprit se former une image de son père, de ne pas savoir si son visage est doux ou sévère, sa voix dure ou affectueuse.

— Quand il quitta Paris, notre frère était trop jeune pour que nous nous souvenions maintenant de ses traits, répondit la seconde mère, veuve d'un riche marchand de toile, nommé David ; notre famille était pauvre ; un oncle que nous avions à la Nouvelle-Orléans, appela près de lui notre jeune frère, votre père, alors âgé de dix ans ; il l'éleva et lui laissa sa fortune ; c'était comme s'il l'eût laissée à nous toutes, car votre père nous a achetée cette grande maison que vous nous connaissez, dans laquelle il y a trois corps de bâtiments, un pour chacune de nous, afin que nous ne nous quittions jamais ; il nous a dotées, et ce n'est pas sa faute, si les maris de mes sœurs, madame Esdra et madame Nathan, ont perdu leur fortune ; il a promis de doter leurs filles ; la mienne, heureusement, n'ayant pas besoin de ses dons.

— Votre père est le roi des hommes, Élysée, » reprit madame Nathan, d'un accent qui témoignait de l'émotion qu'avait fait naître en elle le souvenir des bontés de son frère.

On était alors arrivé à la porte du temple des Juifs ; le jeune homme salua ses tantes et ses cousines, puis il se sépara d'elles pour entrer dans l'enceinte consacrée aux hommes, tandis que ses parentes montaient les degrés qui conduisent aux ga-

leries supérieures consacrées aux femmes.

A peine assises à leurs places, qui se touchaient, les jeunes cousines après avoir jeté un regard en dessous sur leur mère, dont toute la contenance indiquait le recueillement, ouvrirent leur livre, et se penchant dessus, comme pour lire, s'interpellèrent ainsi l'une l'autre : « Sara ! Esther ! Monine ! »

Sara était fille de madame Esdra, Esther, de la riche madame David, et Monine, l'unique enfant de madame Nathan.

« Savez-vous, dit Sara parlant à demi-voix et de cet accent avec lequel on lit ses prières, savez-vous où notre cousin Élysée commencera la fête ce soir ? »

— Ma mère doit l'inviter, répondit Monine du même ton.

— La mienne aussi, ajouta Esther.

— La mienne aussi, reprit Sara.

— Alors, il n'aura que l'embarras du choix, répliqua Monine.

— Mesdemoiselles, vous parlez au lieu de prier, » leur dit madame Esdra, dont l'oreille maternelle et vigilante avait deviné une causerie de jeunes filles à travers l'accent de la prière.

Toutes les trois rougirent, et sans se disculper, elles baissèrent les yeux sur leur livre, et lurent effectivement jusqu'au moment où le grand rabbia prononçant *Amen* ! termina ainsi les prières de la veille de la fête.

Alors les veuves se levèrent, et avant de quitter le temple, chacune prit le bras de sa fille, car la nuit était venue.

A la porte, et au même endroit où elles l'avaient laissé, elles retrouvèrent leur neveu.

« Élysée, vous entrez en fête avec moi, dirent ensemble les trois veuves.

— Oui, mes tantes, » répondit Élysée.

LES CABANES.

II.

En faisant cette réponse, le jeune homme

avait offert son bras à celle qui se trouvait le plus près de lui, c'était madame David. A peine eurent-ils fait quelques pas dans la rue, elle reprit :

« Ce oui, ne nous apprend pas, mon cher neveu, chez laquelle de nous vous entrez en fête.

— Mais chez toutes les trois, répondit Élysée en riant : avez-vous donc trois cabanes ? »

— Comme vous le dites, Élysée, répondit madame Esdra, puis elle ajouta en baissant la voix et d'un ton de confiance intime : Vous comprenez ! mes sœurs ne sont pas riches, leurs cabanes sont très-mesquines, je leur ai laissé prendre les fruits du jardin, tandis que moi, j'en ai fait venir de tous les points du globe : Bordeaux m'a envoyé ses plus belles pêches, Toulouse ses poires, Marseille ses raisins, Alger ses dattes, Malte ses oranges, la Martinique ses ananas, Jérusalem ses cédrats, tenant encore aux branches détachées de l'arbre. Oh ! vous verrez quelle différence il y a de ma cabane à celles de mes sœurs !

— Je n'en doute pas ! » répondit Élysée un peu sèchement, car la nomenclature des richesses répandues dans la cabane de madame David était bien loin d'avoir atteint le but que cette dame se proposait ; « Mais me voilà bien embarrassé, certes je tiens beaucoup à vous être agréable, mais je tiens au moins autant à ne désobliger aucune de mes autres tantes.

— Vous ne pouvez pourtant pas vous partager en trois, répliqua madame Esdra, un peu piquée de l'hésitation de son neveu.

— Aussi cette idée ne m'est-elle pas venue, chère tante, » dit Élysée en riant.

On était alors arrivé devant la maison des veuves. La cour qui précédait les trois corps de logis offrait un aspect des plus charmants. Vaste, spacieuse, plantée d'arbres, elle formait un carré long, dans lequel trois cabanes de feuillages s'élevaient, chargées des fleurs, des fruits de l'automne et

éclairées de bougies renfermées dans des globes de cristal de différentes couleurs : la cabane de la riche madame David, placée entre celles de ses deux sœurs pauvres, avait surtout un aspect magique : plus spacieuse, plus élevée, plus variée, plus riche en fleurs et en fruits, mieux éclairée, elle écrasait de ses fleurs, de ses fruits, de ses lumières, ses deux humbles compagnes.

Les cousines rentrèrent chez elles pour s'occuper de leur toilette, et les trois veuves dirent chacune au concierge : « Laissez entrer tous ceux qui frapperont ce soir à notre porte. » Puis avant de se séparer, madame David pour se rendre à la cabane du milieu, madame Nathan à celle de droite, madame Esdra à celle de gauche, elles se tournèrent vers leur neveu.

— Eh bien ? » dirent-elles toutes les trois, en lui indiquant du geste leur cabane.

Après un moment de silence Élysée répondit :

« Lorsque j'ai accepté votre invitation, mes tantes, je pensais que vous n'aviez qu'une cabane, et alors j'espérais rendre à la fois hommage aux trois sœurs de mon père ; mais puisqu'il n'en est pas ainsi, et que je ne puis me partager pour plaire également à toutes les trois, je ferai la bénédiction du pain chez l'une, celle du vin chez l'autre, et je dirai les grâces chez la troisième. Maintenant décidez ! Je vous demande une demi-heure pour aller chez moi m'assurer s'il ne m'est point arrivé de lettres de mon père et je suis à vous, mes tantes. »

Disant ces mots il s'éloigna, puis chacune des veuves rentra chez elle donner des ordres pour le repas, et les trois cousines revinrent auprès des cabanes.

« Eh bien ! chez laquelle de nous notre cousin va-t-il faire la fête ? se demandèrent-elles presque en même temps.

— Oh ! ce sera chez ma tante David, sans doute, répondit Monine, car elle aura le plus beau souper.

— On dirait que tu en es jalouse, reprit la fille de madame David.

— Tu sais bien, Esther, que je ne le suis de personne, et que si j'avais le malheur de l'être de quelqu'un, ce ne serait pas de toi, que j'aime comme on aime une sœur, dit Monine, prenant affectueusement la main de sa cousine.

— Oui, tu m'aimes, Monine, je le sais, Sara aussi m'aime, et moi, je vous aime de tout mon cœur ; cependant... ajouta-t-elle après un moment d'hésitation, je serai franche... notre cousin Élysée a jeté la désunion parmi nous... Pourquoi avons-nous découvert ce secret que nos mères nous cachaient si bien !

— Cela nous apprendra à n'être plus curieuses, dit Monine. Avant que nous ne sachions que mon oncle avait écrit à son fils, qu'il fallait qu'à la fin de l'année il eût choisi une de nous pour femme, rien ne troublait la bonne harmonie qui régnait entre nous, rien ne nous gênait en sa présence, nous le regardions comme un frère, nous étions avec lui, simples, naturelles, et bien plus aimables que nous ne le sommes, je vous assure ; pour ma part du moins ; car, aussitôt qu'il me regarde je rougis, je deviens stupide.

— Moi, cela ne va pas si loin, dit Sara ; pourtant je l'avoue, je ne me sens plus, en sa présence, aussi à l'aise qu'avant la découverte de ce secret.

— Quant à moi, dit Esther, c'est un autre sentiment qui s'est emparé de moi, et si nous étions à la veille de la fête du *Kipur* (1), j'aurais à vous demander pardon, mes chères cousines, car je suis en colère contre vous ; il me semble que Sara fait exprès d'être plus belle, Monine plus gracieuse... Oh ! s'il vous regarde seulement plus longtemps que moi, j'entre en fureur... Hier au soir

(1) Prononcez *Kipur*. C'est chez les juifs un jour de jeûne, une fête d'expiation. Ce jour-là les haines doivent cesser, chacun doit demander pardon à celui qu'il a offensé.

j'aurais volontiers battu Monine pour avoir si bien chanté la romance du *Saule*...

— C'est notre punition, reprit Monine.

— Oh ! la plus coupable est Sara, dit Esther.

— C'est moi qui ai trouvé la lettre, il est vrai, reprit Sara, mais c'est Esther qui l'a ouverte.

— Et c'est Monine qui l'a lue, ajouta Sara.

— Parce que je suis la seule de nous trois qui sache l'anglais, dit Monine ; ce n'est donc pas votre faute si vous ne l'avez pas lue... Du reste, nous sommes également coupables toutes les trois ; nous subissons la peine de notre curiosité... souffrons donc sans nous accuser les unes les autres.

— Monine est bien résignée, remarqua Sara ; est-ce qu'elle aurait quelque chance de plus que nous d'épouser Élysée ?

— Comment cela ? demanda Monine étonnée.

— Elle compte peut-être plus que nous sur sa jeunesse, sa beauté, son esprit, ajouta Esther.

— Ma jeunesse ! s'écria Monine, blessée du ton de ses cousines ; il y a six mois de différence entre chacune de nous, et je suis la plus âgée ; ma beauté?... je ne veux pas dire qu'elle est moindre que la vôtre, puisqu'on trouve que nous nous ressemblons ; quant à mon esprit... j'ose à peine parler, même devant mes tantes.

— Peut-être l'oses-tu devant Élysée... dit malignement Sara.

— Élysée ne fait pas plus attention à moi qu'à vous, répondit Monine étouffant un soupir que cette vérité lui arrachait : il nous traite comme trois sœurs chéries. Au bal, il danse avec celle de nous qui est libre ; dans le salon, il chante avec celle de nous qui veut chanter ; à la promenade, il donne le bras à celle de nos mères qui se trouve le plus près de lui, enfin, s'il nous apporte des bouquets, ils sont tous les trois pareils...

— Tout cela ne nous dit pas dans quelle

cabane notre cousin Élysée fera la fête, fit observer Sara.

— Hélas ! elle a raison, reprit Monine. Mais puisque nous ne faisons qu'une même famille, si nous n'avions qu'une même cabane...

— Il souperait avec nous trois, acheva Esther.

— Si nos mères le voulaient, dit Sara en regardant les trois cabanes posées sur la même ligne, les réunir ne serait ni long ni difficile.

— Ce n'est pas ma mère qui s'y opposerait, reprit Monine.

— Ni la mienne, si je l'en priais bien, ajouta Esther.

— Alors, pourquoi nos mères ne se sont-elles pas mises d'accord tout de suite ? dit Sara.

— Mon Dieu ! parce que probablement ni l'une ni l'autre n'y a pensé, répondit Monine ; parce que notre tante Esdra, qui s'est mariée la première, aura voulu avoir une cabane à elle, que l'année d'ensuite, notre tante David en a fait de même, ma mère, un an plus tard, les a imitées, et depuis dix-huit ans cela s'est toujours continué ainsi.

— Eh bien, allons chacune de notre côté demander à nos mères si elles consentent à ce que nous les réunissions.

— Allons ! » s'écrièrent-elles toutes les trois comme si leurs voix n'en faisaient qu'une.

Elles partirent en courant, et revinrent de même ; à leurs visages radieux on eût deviné qu'elles avaient obtenu leur demande : des domestiques les suivaient, et, dans l'espace d'un quart d'heure, ils eurent abattu les pampres qui fermaient chaque cabane du côté faisant face à l'autre, puis les étendant sur la même ligne, en y ménageant des ouvertures, cela fit bientôt comme une longue tonnelle de feuillage et de fruits. Lorsque les mères revinrent, en voyant leur désir si bien et si vite exécuté, chacune embrassa sa fille, car,

dans le fond du cœur, chaque mère redoutait que le choix d'Élysée ne se portât pas sur elle; ce choix pouvait décider du destin de sa fille, le vœu du père d'Élysée étant que son fils épousât une de ses cousines, et l'ambition de chacune de ces mères était bien naturelle! Élysée se montrait un de ces rares jeunes hommes aux mœurs sévères et paisibles; déjà le barreau de Paris s'enorgueillissait de le compter au nombre de ses plus célèbres avocats; il était bon sans faiblesse, économe sans avarice, généreux sans prodigalité... enfin c'était un de ces maris que toutes les mères desirent pour leurs filles.

Bientôt la porte cochère retentit sous les coups des invités; Élysée ne fut pas le dernier à paraître; il tenait à la main trois bouquets de camélias blancs, parmi lesquels on voyait quelques myosotis; en s'approchant des jeunes filles il dit à chacune :

« Bonne fête! cousine, » et donna à chacune un bouquet.

— J'en étais sûre! dit Monine à l'oreille de ses cousines en voyant les trois bouquets si exactement pareils. Nous n'avons pas une fleur de plus l'une que l'autre.

— C'est vrai! » lui répondirent-elles.

Bien que les trois cabanes n'en fissent plus qu'une et qu'on eût dressé une table dans toute la longueur, madame David alla s'asseoir au milieu, se mettant ainsi à la place qu'elle occupait tous les ans à pareil jour; madame Esdra se plaça à l'un des bouts de la table, se trouvant encore à sa place, et madame Nathan prit le bout opposé. Les convives s'assirent sans ordre; soit calcul ou hasard, Élysée ne se trouva à côté d'aucune de ses tantes ni d'aucune de ses cousines. Les trois jeunes filles ne s'étaient pas quittées.

Tout le monde étant placé, comme il n'y avait pas de chef de maison, Élysée, le plus proche parent des trois sœurs, se leva pour faire la bénédiction... En ce moment, on frappa à la porte de la rue.

LE MENDIANT.

III.

A travers la porte entr'ouverte, les convives aperçurent des hommes coiffés de turbans blancs assez sales, et vêtus d'une robe turque couverte de poussière.

« Ce sont des rabbins de Jérusalem, dit Élysée, arrivés ce soir même de la ville sainte; je les ai vus au temple; il paraît qu'ils ne savent où aller célébrer la fête. »

A ces paroles, madame David s'adressant à un de ses domestiques :

« Allez dire à ces étrangers que les trois filles d'Aaron Lévi prient les respectables missionnaires de nos frères de Jérusalem de vouloir bien honorer leur table de leur présence. Ces saints patriarches, ajouta-t-elle en se tournant vers ses convives, quittent leur patrie, leur famille, pour venir quêter en faveur de leurs frères malheureux. Après le repas, nous ferons une quête parmi nous; quant à moi, j'ai depuis longtemps une somme en réserve qui leur est destinée. »

Le domestique ayant fait la commission de sa maîtresse, on vit s'avancer sept hommes sur le visage desquels la fatigue semblait le disputer à la faim.

Chaque convive se leva pour leur faire honneur, les rabbins allèrent se laver les mains à une fontaine d'eau vive qui coulait, avec un doux murmure, dans un angle de la cabane, puis ils vinrent prendre place entre les invités. Ils étaient à peine assis qu'on frappa de nouveau à la porte de la rue; le même domestique alla ouvrir et revint dire à sa maîtresse :

« Ce sont des Allemands pauvres qui demandent à faire la prière ici; ils sont trois. »

— Qu'ils aillent frapper ailleurs, répondit madame David, qui, comme l'aînée et la seule riche, prenait le haut ton sur ses sœurs; nous avons pour notre part exercé, autant que notre fortune nous le permet, les lois de l'hospitalité. »

Le domestique alla répéter ces paroles, et revint.

« Deux s'en sont allés, mais un s'obstine à rester, » dit-il. Madame David fit un signe à sa fille, qui se leva de table, s'avança vers la porte de la rue devant laquelle ce mendiant était resté, se tenant droit et fier.

« Vous le voyez, dit Esther, lui montrant la table, toutes les places sont occupées; allez ailleurs!

— Je suis fatigué et j'ai faim, répondit cet homme d'un ton qui n'avait rien d'humble ni de suppliant.

— Je puis vous faire donner un morceau de pain et un verre de vin, répondit Esther.

— Voilà pour le corps, répondit le mendiant; mais mon âme a besoin de prières.

— Vous pourrez les entendre d'ici, reprit Esther en s'éloignant et donnant l'ordre de lui porter à manger.

— Un moment, mademoiselle, dit le mendiant; comment vous nommez-vous?

— Esther David, répondit-elle.

— Esther David, répéta le vieillard élevant la voix, je prierai Dieu pour vous? »

En revenant sous la cabane et reprenant sa place entre ses cousines, Esther leur raconta l'excentricité de cet homme qui demandait l'aumône comme on demande la bourse ou la vie. Elle oublia de répéter sa dernière phrase.

« C'est peut-être un brigand, un voleur! s'écria Sara.

— Mon Dieu, reprit Monine, c'est plutôt un riche ruiné qui de son ancienne splendeur n'aura gardé que son arrogance.

— Si cela est, dit Sara se levant, je vais faire ajouter au pain sec d'Esther, quelque chose de plus substantiel. »

Sara trouva le mendiant assis sur une pierre, ayant à côté de lui encore intact le pain et le vin donnés par Esther. Son visage vénérable exprimait l'abattement, le découragement, plutôt que la fatigue et la faim.

« Mon pauvre homme, lui dit Sara avec douceur, je regrette vivement que vous vous soyez présenté si tard. Je pense qu'en vous donnant un bouillon, de la viande, du poisson...

— Ce que j'ai me suffit, dit le vieillard; seulement j'ai mal entendu d'ici les prières du commencement du repas, et je voudrais mieux entendre celles de la fin.

— Il est facile de vous contenter, lui répondit Sara; rapprochez-vous de la cabane, et asseyez-vous sur le banc, au pied de ce tilleul.

— Merci, mademoiselle, dit le vieillard en se levant et se dirigeant vers l'endroit indiqué; puis rappelant Sara au moment où elle le quittait: Votre nom, mademoiselle?

— Sara Esdra.

— Sara Esdra, répéta le vieillard, je ne vous oublierai pas dans mes prières. »

Esther avait raison, dit Sara revenant s'asseoir à côté de ses cousines, c'est un étrange vieillard. Et elle raconta ce qui venait de se passer.

« Quelle figure a-t-il? demanda Monine.

— La figure d'un mendiant, répondit Esther: une redingote usée, une cravate en corde, et un chapeau... d'une forme... qui n'en est plus une.

— Mais sa figure? répéta Monine: tu me dis là son costume.

— D'ici tu peux le voir, » répondit Sara.

Monine jeta les yeux du côté indiqué, et resta frappée de l'air noble répandu sur la figure du vieillard, dans ses manières, dans sa pose, dans le mouvement de tête avec lequel il présentait son front chauve à l'air pur du soir, qui se jouait dans sa longue barbe. La jeune fille, bonne et naïve, se sentit mal à l'aise, assise à une table bien servie, lorsqu'à deux pas d'elle se trouvait peut-être une grande infortune: combien il doit être triste pour lui de se trouver en face d'un festin où une famille se réjouit, pensait-elle, tandis que lui il est peut-être seul au monde! Mue par cette idée qui s'empa-

rait de son esprit, Monine se leva à son tour, et se rendit auprès du vieillard.

« Vous ne mangez pas, lui dit-elle affectueusement, et ne prenez aucune part à nos chants ; pourquoi donc avoir attendu si tard pour frapper à la porte ? cinq minutes plus tôt, et vous aviez un couvert à notre table.

— J'ai perdu du temps en hésitant à frapper, répondit le mendiant.

— Vous êtes un des nôtres ? lui demanda-t-elle avec mystère.

— Comment l'entendez-vous ?

— Vous êtes un co-religionnaire ?

— Oui, dit le vieillard.

— Je ne sais ce que je ressens à votre vue, reprit la jeune fille ; je ne vous ai jamais entendu, et je crois reconnaître votre voix ; je ne vous ai jamais rencontré, et vos traits ne me sont pas inconnus. Je vous en prie, daignez venir prendre place à table.

— Prendre place ? il n'y en a plus.

— Pardonnez-moi, il y en a une.

— Laquelle ?

— La mienne. »

L'étranger fit un mouvement qu'il réprima aussitôt, et dit :

« J'accepte. »

Puis il se leva, marcha, droit à la place de Monine, et s'assit. Il avait à sa droite et à sa gauche les deux autres cousines.

« C'est bien, ma fille, dit madame Nathan tournant la tête vers Monine, qui était venue se placer debout derrière sa mère.

— Ma cousine, je ne souffrirai pas que vous restiez ainsi, dit Élysée se levant et offrant sa place à Monine, qui refusa en rougissant.

— Restez où vous êtes, mon neveu, dit madame Nathan ; Monine achèvera son dîner près de moi. » Et se reculant un peu, elle lui céda une petite place sur son banc.

Tout cela se fit si vite et si simplement que cet incident passa presque inaperçu parmi les autres convives.

Mais à peine le mendiant fut-il assis

qu'Élysée se mit à le regarder attentivement, et s'aperçut que de grosses larmes qu'il essayait de retenir, s'échappant de ses yeux, coulaient sur son visage vénérable, et allaient se perdre dans les boucles de sa longue barbe. Ému de cette douleur muette, le jeune Israélite ne put résister au désir de la consoler.

« Cette fête réveille sans doute en vous d'amers souvenirs, monsieur, lui dit-il avec intérêt ; peut-être regrettez-vous de n'avoir pas auprès de vous votre femme, vos enfants ?

— Ma femme ? dit le vieillard ; hélas ! j'en ai eu trois, et j'ai perdu la dernière il y a deux ans ; quant à mes enfants... je n'ai qu'un fils...

— Et peut-être est-il loin de vous ? demanda encore Élysée.

— Non, mais il est toujours trop loin quand il n'est pas dans mes bras, répondit le vieillard.

— Regrettez-vous votre fortune perdue ? demanda madame Nathan.

— Celui qui sait se contenter de peu est toujours assez riche, madame, répondit le vieillard ; et en fait de richesses il n'y en a qu'une à laquelle on puisse attacher un grand prix.

— Laquelle ? demanda madame Nathan.

— Celle que vous possédez, madame.

— Vous vous trompez, monsieur, et croyez parler à ma sœur, madame David, reprit madame Nathan ; moi, je suis pauvre.

— L'est-on avec un pareil trésor ? dit le mendiant, désignant Monine, qui, après avoir souri au vieillard, ne put s'empêcher de baisser les yeux et de rougir.

— Savez-vous, monsieur, dit Esther en riant, que vous êtes fort galant pour ma cousine ?

— A mon âge on n'est pas galant, mademoiselle, on est juste, dit l'étranger,

— Et vous ne l'êtes guère envers nous, reprit Sara ; cependant nous n'avons pas été moins bonnes pour vous que Monine.

— Oui, vous avez été bonnes pour moi

l'une et l'autre, répondit le mendiant se tournant alternativement vers ses deux voisines; vous m'avez toutes les deux accordé l'hospitalité; mais votre cousine a plus fait encore, elle a suivi à la lettre la loi de Moïse, notre grand législateur, qui a dit : « *Lève-toi devant les cheveux blancs, honore le vieillard, et crains ton Dieu.* » Elle s'est levée devant moi, et m'a fait asseoir à sa place. Si mon fils était riche, je ne voudrais pas d'autre épouse pour lui sur la terre. »

La conversation étant devenue générale, cet étranger parla sur tout avec un savoir, une aisance, un tact qui indiquaient bien qu'il avait dû connaître des jours meilleurs. Puis, le dîner étant fini, au grand étonnement des trois maîtresses de maison, ce vieillard, sans qu'on l'en priât, récita les grâces, bénit les fruits de la terre qui restaient encore à bénir, et donna le signal des chants. Ces chants durèrent fort avant dans la soirée. Le temps était doux, et l'atmosphère si calme que personne ne songeait à rentrer dans l'intérieur de la maison; d'ailleurs, chez les Juifs il est d'usage de rester à table après les prières; on lit toujours alors quelques passages de la Bible, puis on cause politique, affaires; souvent les femmes se retirent; ce soir il n'en fut pas ainsi chez les trois veuves; la conversation de ce vieillard avait un tel attrait qu'aucune des femmes invitées ne pensa à quitter la table. Cependant il vint une heure où chacun se retira peu à peu; enfin, il ne resta sous la cabane que les trois veuves, leurs filles, leur neveu et le mendiant.

« Vous savez sans doute où aller loger? lui demanda Élysée.

— Oui et non, » répondit-il.

Et comme il n'avait pas l'air de s'apercevoir que c'était une invitation pour quitter la table, Élysée ajouta : « Si c'est oui, il faut songer à vous retirer; si c'est non, je vous prie d'accepter un asile chez moi.

— J'attends quelqu'un, répondit cet

étrange vieillard, un de mes amis avec lequel je suis arrivé aujourd'hui à Paris, une espèce de maniaque, un rêveur, un optimiste qui ayant peu vécu dans le monde, ne croit qu'au bien. Jadis possesseur d'une grande fortune, il fiança son fils avec la fille d'une de ses sœurs; mais il a tout perdu, il n'a plus rien à donner à son fils, et est arrivé ici, convaincu que sa sœur tiendra sa parole et lui donnera sa fille quand même; je n'ai pas voulu détruire son erreur, je lui ai dit : « Va, je t'attendrai dans cette maison. (C'est ce qui me faisait insister pour rester chez vous.) Si ta sœur te reçoit en frère, si ta nièce t'accueille comme le père de son fiancé, tu m'enverras chercher, je partagerai ta chambre, sinon, tu viendras me chercher toi-même, et c'est moi alors qui me chargerai de ton logement... » J'attends mon ami.

— Et vous pensez qu'il reviendra? lui dit Monine dont l'esprit était fortement préoccupé qu'il y avait quelque analogie entre l'histoire de cet ami et celle du vieillard.

— Je le pense, répondit-il.

— On peut ne pas vouloir donner sa fille à un neveu ruiné, fit observer madame David; cela n'empêche pas d'offrir l'hospitalité à son père.

— Entendons-nous, madame, reprit l'étranger; mon ami ne consentira à rester que chez sa bru.

— Alors il va vous envoyer chercher, j'en suis sûre, ajouta Monine.

— Peut-être! prononcèrent en même temps madame Esdra et madame David.

— Vous seule, vous vous taisez, madame, dit le vieillard à madame Nathan.

— Parce que s'il s'agissait du mariage de ma fille, répondit cette dame, je songerais d'abord à tenir ma promesse, et ma fille déciderait ensuite.

— J'en reviens à ma première opinion sur vous, mesdemoiselles, dit avec gaieté le mendiant; vous êtes certes toutes les trois fort jolies, fort aimables, mais Monine pos-

sède plus que vous un jugement et un esprit d'observation ; car elle seule s'est conduite avec moi comme si elle me connaissait.

— Qui êtes-vous donc ? s'écrièrent à la fois Élysée et les trois veuves.

— Demandez-le à Monine. »

Et comme tous les regards se portèrent sur la jeune fille, son trouble devint extrême ; elle resta un moment sans parler, mais bientôt, pressée de toutes parts, elle dit en s'adressant au vieillard :

« Je ne suis pas aussi sûre de mon jugement et de mon esprit que de mon cœur... Mais vos traits... le son de votre voix... m'ont fait penser que vous pourriez être... l'histoire de votre ami, c'est la vôtre... la bru... chez laquelle vous voulez accepter l'hospitalité... c'est l'une de nous... vous êtes notre oncle, n'est-ce pas ? »

— Mon père ! s'écria Élysée se jetant dans les bras du vieillard ; mon père, oh ! vous êtes mon père, et vous ne m'avez pas embrassé !

— Mes larmes t'ont prouvé, ô mon cher fils ! la contrainte que je me faisais, répondit le vieillard couvrant le front de son fils de baisers et de larmes.

— Mon frère, est-ce que vous êtes ruiné ? lui demanda madame David.

— Et depuis quand ? ajouta à son tour madame Esdra.

— Mon frère, mon cher frère ! reprit madame Nathan l'embrassant avec tendresse.

— Quoi ! vous êtes mon oncle Lévy ? dit Esther avec plus de froideur que d'étonnement.

— Je l'avoue, Monine a plus de perspicacité que moi ; je ne vous aurais pas deviné, ajouta Sara.

— O mon père ! s'écria Élysée ne pouvant détacher ses bras du cou du vieillard, ce n'est pas chez une bru que vous devez chercher un refuge, c'est chez votre fils : vous n'avez plus de fortune, mais j'ai du talent pour vous en refaire une ; demandez

à mes tantes, ma dernière plaidoirie m'a valu un succès ; depuis j'ai des affaires plus que je ne puis en plaider... venez chez moi !

— Ainsi, je retrouve un fils, trois sœurs, trois nièces... mais pas une bru ! dit Lévy regardant avec tendresse chacune des personnes qui l'entouraient.

— Pour qu'une de nos filles pût vous répondre, fit observer madame Nathan à son frère, il faudrait que votre fils eût au moins fait un choix parmi elles.

— Il ne le pouvait avant mon arrivée, ma sœur, répondit M. Lévy ; mais si mon fils vous choisissait, Esther, que répondriez-vous ? ajouta-t-il s'adressant à la fille de madame David.

— Je n'ai d'autre volonté que celle de ma mère, mon oncle, répondit Esther assez sèchement.

— Et comme votre mère ne dit mot... c'est un refus... Bien ! dit le vieillard. Et vous, Sara ?

— Je ne puis répondre que comme Esther, mon oncle, répondit Sara avec insouciance.

— Et vous, Monine ?

— Ainsi que mes cousines, je répondrai : Je n'ai d'autre volonté que celle de ma mère, mon oncle. » La jeune fille leva sur sa mère un œil humide et inquiet ; puis après un moment de silence, elle ajouta : « Et comme ma mère ne dit pas non... »

— Ma bru peut donc me faire préparer un lit chez sa mère, ajouta le vieillard posant ses lèvres sur le front de la jeune fille, pendant qu'Élysée lui serrait la main en lui disant :

— Merci ! Monine, de m'accepter pauvre, car riche, c'est vous que mon cœur préférerait.

— Qui donc a dit que vous étiez pauvre ? mon fils, reprit avec orgueil le vieillard.

— Je suis riche de votre amour, mon père, et des bontés de ma cousine, répondit timidement Élysée.

— Auquel amour et auxquelles bontés, mon fils, j'ajoute cinquante mille livres de

rentes; Monine seule jusqu'à présent vous a parlé de ma pauvreté, il me semble que moi je n'en ai pas dit un mot.

— Mais l'histoire de votre ami?... demanda Monine.

— L'histoire de mon ami est la mienne. Mon but en me déguisant était d'examiner mes nièces et de savoir laquelle convenait le mieux pour femme à mon fils; le hasard m'a mieux servi que je ne l'espérais... Mes sœurs, mes nièces, ajouta M. Lévy se tournant vers mesdames Esdra et David, nous n'en serons pas moins bons parents et amis pour cela; Esther n'a besoin de rien, mais je me charge de la dot de Sara lorsqu'elle aura choisi un mari... Aujourd'hui est le jour des fiançailles de mon fils, ajouta-t-il en tirant d'une petite boîte une riche bague en diamants qu'il passa au doigt de Monine, et dans quinze jours la noce. »

Esther et Sara embrassèrent leur cousine pour la complimenter; mais ce soir-là toutes les deux se disaient à part elles, en mettant leurs papillotes :

« Ah! si j'avais su! »

M^{me} EUGÉNIE FOA.

Sainte Brigitte,

VEUVE.

Brigitte, ou Birgitte, naquit au commencement du quatorzième siècle; elle était fille de Birger, prince du sang royal de Suède, et de Sigride, qui descendait des anciens roi de Gothie. Brigitte, la sainte, Brigitte, l'humble et douce chrétienne, avait pour ancêtres ces rois de la mer, ces hardis pirates, ces adorateurs farouches de Thor et d'Odin, qui ne connaissaient d'autre empire que le flot écumant, d'autre patrimoine que les dépouilles sanglantes

des vaincus, et qui, lorsqu'ils avaient porté la flamme dans quelque noble église d'Angleterre, dans quelque opulent monastère de France, s'écriaient avec tant de joie: « Nous leur avons chanté la messe des lances! elle a commencé de grand matin, elle a duré jusqu'à la nuit. » Mais depuis longtemps le christianisme avait adouci ces mœurs barbares; la croix, cet étendard de la civilisation, avait été plantée par de généreux apôtres, sur ces autels de granit où s'étaient accomplis les rites mystérieux des divinités païennes; les nations teutoniques, devenues chrétiennes, n'en étaient que plus braves peut-être, car cette religion qui enseigne le dévouement et les sacrifices, cette religion qui promet des joies immortelles à celui qui meurt pour le devoir, pour la foi ou pour la patrie; cette religion n'est-elle pas celle des héros? Les parents de Brigitte étaient pieux entre tous, et dès l'enfance son âme fut préparée comme un terrain précieux, à recevoir les enseignements de la sainte parole. Elle aimait ce Dieu qui attire à lui les faibles et les petits; d'une bouche enfantine elle disait ses louanges, et parfois, en regardant le crucifix, elle restait absorbée dans une contemplation intime qui se terminait par des flux de larmes. A l'âge de dix ans un songe lui advint, dont les circonstances mystérieuses se gravèrent profondément dans son âme. Elle rêva que devant elle apparaissait le Sauveur du monde, non pas environné des chœurs des Séraphins, brillant d'éclat et de lumière; non pas assis sur les nuées, au milieu des patriarches et des hommes justes de la loi nouvelle, mais seul, abandonné, attaché à la croix sanglante, couvert de larges plaies, et portant encore dans ses yeux divins l'expression de cette ineffable tendresse qui le fit mourir pour nous. « Regardez-moi, ma fille, dit-il à Brigitte. — Eh! qui vous a traité de la sorte? s'écria-t-elle avec un sentiment indicible d'amour et d'effroi. — Ce sont, répondit la

voix, ceux qui me méprisent et qui sont insensibles à mon amour pour eux. » Et la vision disparut, mais sa trace demeura dans l'âme de l'enfant, et, dès ce jour, les souffrances de Jésus-Christ devinrent le sujet de ses méditations. A seize ans la vierge pure devint une chaste épouse; elle accepta, par obéissance pour son père, la main d'Ulphon, prince de Nériel en Suède, et devint mère de huit enfants. L'union de ces époux semblait renouveler la vie de ces premiers chrétiens bénis par saint Paul, qui, dans l'innocence, le travail et la charité, amassaient des trésors pour le ciel, et passaient agréables à Dieu et aux hommes. Leur maison était celle des pauvres, leur richesse était le domaine des infortunés; leurs enfants, sanctifiés par avance, furent placés par l'Eglise au rang des bienheureux. Quand cette famille nombreuse n'eut plus besoin de leurs soins, les deux époux allèrent à Compostelle vénérer une église et des reliques fameuses encore de nos jours. En revenant dans leur patrie, ils passèrent par Arras; le prince Ulphon y tomba dangereusement malade. Brigitte, auprès du lit de douleur du compagnon de sa vie, éleva son âme à Dieu, elle obtint la guérison de son mari; mais ce fut pour peu de temps... de retour en Suède, Ulphon se retira dans le monastère d'Alvaster, de l'ordre de Cîteaux, et il y mourut vers l'année 1344.

Brigitte, devenue veuve, renonça entièrement au monde; elle partagea ses biens entre ses enfants, et se consacra pour toujours aux œuvres de pénitence et de charité. Aucune austérité ne satisfaisait cette âme ardente qu'un seul souvenir remplissait désormais, celui des souffrances et de la mort d'un Dieu! Elle éleva un monastère où elle plaça soixante religieuses, et dans un bâtiment séparé du même couvent, elle mit treize prêtres, quatre diacres et huit frères convers. Elle leur donna à tous la règle de saint Augustin, à laquelle elle ajouta quelques constitutions particu-

lières, et là, comme dans l'ordre de Fontevault, les religieux étaient soumis, pour le temporel, à la prieure des religieuses. Brigitte passa deux ans dans le monastère qu'elle avait fondé; puis, réalisant un dessein conçu depuis longtemps: elle partit pour Rome, où l'appela sa vive piété et son respect pour les cendres vénérables des apôtres et des martyrs. On la vit prier, avec une foi digne des premiers âges, sur ces tombeaux sacrés, sur cette poudre des amphithéâtres, arrosée du sang des vierges et des confesseurs; on la vit, dans les hôpitaux, servir à genoux les infirmes, les malades, et sa patriotique charité fonda à Rome une maison de refuge pour les étudiants et les pèlerins suédois. Chaque jour Brigitte s'élevait davantage vers le ciel, et cette âme élue ne se croyait jamais assez pure pour s'approcher des saints tabernacles. Elle se confessait tous les jours, et participait, plusieurs fois dans la semaine, à la divine Eucharistie. C'est vers cette époque que le bruit des révélations dont elle fut favorisée se répandit parmi le peuple. Qui oserait porter un jugement sur les impénétrables desseins du ciel, ou sur les croyances naïves d'une âme enthousiaste, élevée au-dessus de la terre par une vie de détachement et de pénitence, et que sa simplicité même rapprochait du Très-Haut? Le livre mystique où Brigitte raconta ses visions se garde encore au manoir de Skokloster, en Suède. Ce livre, monument d'une foi déjà loin de nous, est écrit avec un mélange d'enthousiasme et d'humilité qui rappelle la sainte que sa ferveur transportait aux pieds de Dieu, et la femme que les soins de la chair enchaînaient encore à sa destinée terrestre. L'Eglise, en admettant de pareilles révélations, accordées à quelques favoris, ne nous commande pas à cet égard une croyance absolue; elle permet l'examen; mais sachons révérencieusement néanmoins la Foi qui les créa et la tradition poétique qui nous les transmet. Outre le livre de ses visions, Brigitte nous a laissé

des prières fort touchantes, et la Suède lui doit la première traduction de la sainte Bible en langue vulgaire; elle la fit faire à son confesseur Mathias, chanoine de Lincopen. Pleine du désir d'adorer Dieu aux lieux mêmes où son fils souffrit pour les hommes, Brigitte, malgré son âge avancé joints aux dangers de la route, s'embarqua pour la Palestine, et put voir avant de mourir cette crèche où l'Enfant-Dieu, reposant sur le sein de sa mère, avait reçu les hommages des bergers et des rois, ces sentiers où Jésus avait cueilli la fleur ou l'épi pour en tirer une leçon sublime; cette Jérusalem, la ville déicide et la ville sacrée tout à la fois; ce redoutable Calvaire, ce Sépulcre, qui avait vu la mort vaincue et les prophéties accomplies; enfin Brigitte, qui, de même que la Vierge-Mère, *savait toutes ces choses et les repassait dans son cœur,*

Brigitte ne put suffire aux torrents d'amour et d'adoration dont son âme était inondée. De retour à Rome, elle sentit le déclin de ses forces; son corps était accablé par la maladie, mais son âme semblait prendre des ailes pour s'envoler vers une patrie meilleure. Elle fit venir ses filles, et leur laissa, avec l'exemple de sa vie, des conseils remplis d'une maternelle tendresse. Enfin, le 23 juillet 1373, elle mourut, couchée sur la cendre et le cilice. Ses jours avaient été pleins, car elle venait d'achever sa soixante-onzième année. Son corps fut transporté en Suède, au monastère de Wadstena, qu'elle avait fondé. Brigitte fut canonisée par Boniface IX le 7 octobre 1391.

M^{me} EVELINE RIBBECOURT.

M Madame Lagrenée (1).

I.

Quand passaient autrefois les nomades rapsodes,
Chantant dans les cités les strophes de leurs odes,
Le foyer s'allumait pour le pauvre inconnu,
Le poëte poudreux qui vivait au ciel nu.
Au nom des dieux d'en haut on lui faisait l'aumône
D'un plat de brouet noir, mets de Lacédémone !
On essayait ses pieds, fatigués du chemin ;
On lui mettait la coupe au vin pur, dans la main ;
On peignait ses cheveux et sa barbe, et l'esclave,
De l'urne aux anses d'or lui versait l'eau qui lave ;
Et quand c'était fini, l'enfant timide et blond
Venait offrir la lyre au nomade Apollon,

(1) M. de Lagrenée, actuellement ambassadeur en Chine, était alors ministre résident à Athènes.

Instrument qui dormait sur la muraille haute,
Et que le bon vieillard accordait pour son hôte :
Il chantait quelques-uns de ces vers isolés
Que font dans les sentiers les tristes exilés,
Ceux qui marchent toujours, et tout seuls sur nos terres,
Ces compagnons de Dieu qu'on nomme solitaires !
Et puis il rattachait sa lyre sur son dos ;
Il reprenait ses vers, poétiques fardeaux,
Et parfois il laissait, sur le seuil de la porte,
Son nom dans un adieu... mot que le vent emporte !
Et l'enfant lui disait : « Vieillard, qui récitez
Les vers de votre cœur dans toutes les cités,
Voulez-vous voir, de peur que votre pied s'égaré,
La route de Corinthe ou celle de Mégare ? »
Le vieillard répondait, souriant au départ :
« Je ne sais où je vais, mais je vais quelque part. »
A ces mots il partait, sa lyre sur l'épaule,
Sans but... la poésie est le sublime pôle !
Il trouvait en passant, sur tous les seuils ouverts,
Une hospitalité qu'il payait de ses vers ;
Car il savait des chants dont le doux bruit console ;
Il allait en avant... la lyre est la boussole !

II.

Vous nous avez reçus à vos foyers aussi,
Madame, et c'est du cœur que nous disons : merci !
Hélas ! nous n'avons pas la lyre qu'on accorde,
Dont l'hospitalité fait résonner la corde !
Nous sommes des enfants, et nous ne savons pas
Comment la voix s'inspire à la fin du repas ;
Et notre poésie, encore à sa naissance,
Ne trouve pas de vers pour la reconnaissance.
Nous n'avons qu'une lyre à nous deux, et souvent,
Quand l'un chante en chemin, l'autre écoute en rêvant ;
Ainsi nous échangeons la lyre fraternelle,
En alternant des chants que la main trouve en elle.
Nous en avons laissé partout où nous passions,
Empreints de nos espoirs et de nos passions ;
Aux ruines de marbre, aux ruines de pierres,
A ce qui fait venir des larmes aux paupières,
Au Panthéon que dore un soleil radieux,
Ce temple encor debout quand il n'a plus de dieux !

Nous avons dédié de nos strophes muettes,
A tous les souvenirs qui frappent les poètes,
A tout ce que l'on voit, devant soi, sous ses pas,
A tout... et puis encore à ceux qu'on ne voit pas!
Et vous qui nous avez, voix pleine d'espérance,
Sous un ciel grec, parlé de patrie et de France,
Vous qui nous avez fait l'accueil qu'on fait aux siens,
L'accueil compatriote, et, comme aux jours anciens,
Vous n'auriez pas de nous, tout au moins pour le lire,
Un souvenir du cœur, un accord de la lyre ?
Et nous serions partis, à la grâce de Dieu,
Sans laisser seulement notre nom dans l'adieu ?
Non ! ce n'est pas ainsi que le poète oublie !
Son souvenir n'est pas une tente qu'il plie ;
Il garde une pensée aux lieux de halte, et puis,
A l'ombre des palmiers, à l'eau douce des puits,
Et quand il se rappelle, ah ! croyez bien, madame,
Ces souvenirs lui font une oasis dans l'âme !
Et vous avez été pour les deux pèlerins,
Car nous sentons déjà la corde lourde aux reins,
Dans une course errante où le hasard isole,
Et l'ombre qui repose et la voix qui console...
Merci, dame ! et que Dieu veuille bien envoyer
Chez vous la joie au seuil et la fête au foyer !
Que la paix, le repos, le bonheur vous enchantent,
Et puissiez-vous trouver des poètes qui chantent !
Pourtant, s'il vous fallait, madame, quelque jour
Une hospitalité dans un lointain séjour,
Si nous ne pouvons pas vous offrir cette offrande,
Qu'un autre vous la donne, et que Dieu la lui rende !

Les Voyageuses, poésies par HENRI CHEVREAU et LAURENT PICHAT.



Revue des Théâtres.

Les Sept châteaux du Diable, féerie en 3 actes et en dix-huit tableaux, précédée d'un prologue, par MM. Deanery et Clairville.

Satan est dans son boudoir ; Ric-à-rac, son perruquier, le coiffe. « Aïe ! tu me fais mal ! » crie Satan. — Quand la queue du diable est emmêlée... répond Ric-à-rac. — Ce n'est pas une raison pour tirer le diable par la queue, reprend Satan, qui est de fort mauvaise humeur, car le damné ne donne pas ; ses chaudières restent vides, ses broches ne tournent plus. Il agite une petite sonnette... on entend le son d'une grosse cloche. Astaroth paraît : Satan lui demande son lorgnon. Depuis trois mois il a envoyé Sathaniel en Bretagne avec la mission de damner les habitants du village de Pornic, de pécher avec eux pour lui donner l'exemple... et pas une âme ne lui est arrivée de ce pays.

Il dirige son lorgnon vers le fond du théâtre, qui s'ouvre et laisse voir un site de Bretagne, au bord de la mer ; on aperçoit un navire battu par la tempête : deux jeunes sœurs, Azélie et Regaillette, sont à genoux et prient ; Sathaniel, assis sur une pointe de rocher, tient une ligne. « Il remplit votre mission, dit Ric-à-rac ; vous lui avez dit de pécher... il pêche. »

Satan est furieux. Il prête l'oreille. Azélie dit dans sa prière : « Notre père est en danger ; mon Dieu ! si vous le préservez du naufrage, ma sœur et moi nous irons vous en remercier en faisant un pèlerinage à Notre-Dame de Bon Secours.... »

La tempête s'apaise, le fond du théâtre se referme. Satan agite sa petite sonnette, le même bruit de grosse cloche se fait entendre : les démons accourent. « Votre frère, monsieur Sathaniel, leur dit Satan, se con-

duit comme un grand rien du tout. Toi, Ric-à-rac, tu as été chirurgien sur la terre, je te fais l'exécuteur de mes hautes œuvres. »

On entend un bruit souterrain, une trappe s'ouvre... Sathaniel paraît. « Qu'on lui coupe la tête ! » ordonne Satan. Ric-à-rac obéit et la présente à Satan... A cette tête pousse un corps, et elle s'en va. « Coupe-lui les bras ! » Ric-à-rac obéit, les dépose aux pieds de Satan... A ces bras poussent un corps, des jambes, et ils s'en vont. « Coupe-lui les jambes ! » ordonne encore Satan. Avant que Ric-à-rac obéisse, du tronc de Sathaniel poussent une nouvelle tête et de nouveaux bras, ses vêtements se transforment, et, de diable qu'il était, il devient un bon petit génie.

« Tu m'as fait couper les bras et la tête, dit-il à Satan, ce que j'avais de mauvais... je ne t'appartiens plus. — Et que prétends-tu faire ? demande Satan. — Protéger les mortels que tu persécutes. — Quelle est donc la puissance que tu opposeras à la mienne ? — Celle du ciel. — Qu'on le saisisse ! » Les démons font un pas en avant ; Sathaniel lève une baguette qu'il tient à la main... Les diables restent immobiles. « Ah ! s'écrie Satan, je vais me venger sur ces deux jeunes Bretonnes qui ont promis au ciel un pèlerinage ; je l'empêcherai. — Il s'accomplira... Je les protégerai, répond Sathaniel. — Je leur ferai traverser mes sept châteaux, dont j'ai confié la garde à mes sept enfants, les sept péchés capitaux ; ces jeunes filles succomberont, et j'aurai leurs âmes. — Peut-être ! » reprend Sathaniel. Il fait un geste, les démons reprennent le mouvement.

Satan appelle ses sept enfants. Ce sont sept filles. Elles entrent. Il leur donne ses ordres : elles devront se trouver sur le chemin des jeunes filles de Pornic, et les entourer de séductions, afin qu'elles arrivent coupables à l'ermitage de Bon Secours. — Mais, ajoute Sathaniel, vous n'aurez que deux heures pour les séduire ; si ce temps écoulé l'une d'elles

est demeurée pure, l'autre, eût-elle succombé, sortira du château, délivrée par la vertu de sa sœur. — C'est convenu, » dit Satan.

Ric-à-rac pendant ce colloque a enlevé la baguette de Sathaniel, Satan donne l'ordre aux démons de s'en emparer; ils le jettent dans une chaudière, on la voit rougir sous le feu, et Sathaniel s'agiter au milieu... puis une détonation se fait entendre : la chaudière se change en une machine ailée sur laquelle Sathaniel s'élève dans les airs... A cette vue les démons et Satan restent consternés.

Ici finit le prologue, et la pièce commence.

Le théâtre représente la cabane de Maurice le pêcheur; sa sœur, la vieille Ursule, se désole de ce que ses nièces ont fait vœu d'aller en pèlerinage, afin d'obtenir la protection de Notre-Dame de Bon Secours pour leur père, qui s'est embarqué au moment d'une tempête. Raimond, le fiancé d'Azélie, et Canuche, le fiancé de Regaillette, veulent en vain les dissuader de ce voyage. « Dieu ne saurait exiger que vous vous éloigniez de vos parents, de vos amis, dit Raimond. — Je suis capable d'en mourir de chagrin, ajoute Canuche, et si je meurs, je ne m'en consolerais jamais.... Rien qu'à l'idée de ne plus vous voir Regaillette, mes jambes s'amollissent, mes yeux s'éblouissent, je sens le nez qui me pique... Ah ! je vais pleurer ! »

Les jeunes filles ont promis à Dieu, elles tiendront leur promesse. Elles vont se vêtir de leur costume de voyage.

Satan et les sept péchés entrent déguisés en pèlerins. Tandis que la vieille Ursule leur accorde l'hospitalité qu'elle désire que l'on accorde à ses nièces, restés seuls, Raimond et Canuche recommencent à se désoler... le dressoir tourne sur lui-même, et Sathaniel, déguisé en pèlerin, apparaît assis dans un fauteuil. A sa vue les fiancés sont fort surpris. « Je viens vous consoler. Qui vous afflige ? dit le bon génie. — Celles que nous aimons

vont en pèlerinage. — Afin de les protéger, suivez-les en pèlerins. — Mais où trouver des vêtements ? »

Sathaniel place sur la table une petite boîte, et il en tire une, deux longues robes de pèlerin, il en tire deux longs bâtons blancs... Il ne manque plus que des chapeaux... Il ôte celui qu'il a sur la tête... un autre le remplace. Il l'ôte encore, un autre encore le remplace.

Au moment de partir, les deux sœurs prennent chacune un rameau béni qu'elles passent dans leur ceinture. La cloche du village sonne, les pèlerins forment un cortège et se mettent en route. Satan a bien reconnu les deux fiancés des filles du pêcheur, mais il compte alors sur deux âmes de plus.... Quant aux deux sœurs, n'ayant pas aperçu les jeunes gens au moment du départ, elles croient qu'ils ont voulu s'épargner le chagrin des adieux.

Je ne vous raconterai pas, mesdemoiselles, les fautes de la pauvre Regaillette et de son nigaud de fiancé, qui, tous deux, sont complices et victimes des sept péchés capitaux; ni les changements à vue, les décorations, les travestissements nombreux qui sont l'unique mérite de ce genre de pièce; je vous dirai seulement que la vertu d'Azélie résiste seule à toutes les séductions, qu'elle sort pure de toutes les épreuves et sauve ainsi sa sœur. Satan, Ric-à-rac et les démons s'engloutissent... Un rideau de nuages monte, la scène reste vide; puis le rideau de nuages s'élève... et l'on voit les filles du pêcheur ainsi que leurs fiancés arriver à l'ermitage de Bon Secours.

« Azélie ! lui dit Sathaniel, tout ce qui vient de se passer ne doit plus être qu'un rêve. Va rejoindre ton père au village de Pornic. C'est à toi que je dois mon salut... Je vais aller marquer ta place dans le ciel. »

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Mélange.

Correspondance.

DES DENTELLES.

La valeur des dentelles qui se fabriquent en Belgique représente une somme de 12 millions. Une ouvrière habile, travaillant seize heures par jour, peut gagner 2 fr. 50 c. Le gain ordinaire est de 1 fr. 75 c. Presque toutes les femmes belges s'adonnent à cette industrie; dans certaines localités, les hommes y consacrent leur temps.

A Rebecq-Rognon, on fait du fil assez fin pour qu'il soit vendu 2 et 3,000 fr. le demi-kilo. Le fil ordinaire se vend de 60 fr. à 1,000 fr. le demi-kilo. Dans une dentelle de Malines, qui coûte 12 fr. le mètre et qui est réputée commune, il n'entre que pour 1 fr. 75 c. de fil, le reste est pour la main d'œuvre et le bénéfice du commerçant. On substitue souvent du fil de coton au fil de lin; cette fraude est difficile à découvrir. Ce fil de coton vient d'Angleterre, il est moins cher que le fil de lin, et l'ouvrière, sur quinze jours, en gagne un, ce fil cassant moins que l'autre.

La dentelle qui se fait à Bruges, à Gand, à Ypres, est celle qu'on nomme point de Valenciennes; 6,000 femmes sont employées à ce travail. Il existe des écoles dirigées par des corporations religieuses, et par des dames charitables, dans lesquelles on forme de bonnes ouvrières qui ensuite travaillent chez elles pour leur propre compte.

L'exportation légale des dentelles de Belgique (on en passe beaucoup en fraude) a été, en 1842, de 1,257,112 fr., dont 775,900 fr. pour la France, et 275,900 fr. pour l'Angleterre.

Tu me demandes des conseils sur la manière de commencer et de finir tes lettres à tes fermiers et aux différents ouvriers que tu emploies... mais, ma chère, je n'en sais rien, moi qui n'ai pas l'honneur d'être propriétaire et me suis fait ma couturière, ma lingère, ma marchande de modes; tu me dis que, pour les lettres que tu adresses à tes parents, à tes amies, tu n'es pas embarrassée; je le crois bien, quand on a du cœur et de l'esprit, on n'a qu'à dire ce que le cœur et l'esprit inspirent, et si, pour le dire, on voulait savoir comment s'y prendre, on n'aurait qu'à lire les lettres de M^{me} de Sévigné, puis s'abandonner ensuite à son naturel à soi; car chacun a le sien, j'ajouterai même que chaque siècle a le sien; M^{me} de Sévigné n'écrivait plus de notre temps comme elle écrivait du temps de Louis XIV. Voyons cependant si je pourrai satisfaire à ta demande.

Tu penses, ainsi que moi, que nous sommes tous égaux devant Dieu, mais non devant les hommes. Nous devrions donc, quand nous écrivons à des inférieurs, nous souvenir qu'ils sont nos égaux devant Dieu, et leur faire oublier qu'ils ne le sont pas devant les hommes... Il me semble que cela serait la vraie politesse, celle qui vient du cœur.

Je suppose que tu écris à un fermier.

« En l'absence de mon père, mon cher »
» monsieur Gervais, je vous prie de nous »
» envoyer dix bottes de paille par la pre- »
» mière voiture qui viendra au château.

» J'espère que madame Gervais se porte »
» bien, ainsi que sa jolie petite fille, que »
» j'embrasse, si elle n'est pas méchante. »
» Adieu, mon cher monsieur Gervais; »
» tout à vous. Z. A. »

A ta femme de chambre.

« Vous savez bien, Marie, que le congé
» que je vous ai donné n'était que de huit
» jours ; en voilà dix d'écoulés et vous
» n'êtes pas encore revenue. Je suis fort
» mécontente : non-seulement vous man-
» quez à votre devoir comme domestique,
» mais comme camarade ; la femme de
» chambre de ma mère étant obligée de
» faire votre service.

» Je vous prévins que si, après avoir
» reçu cette lettre, vous ne revenez aussitôt,
» je croirai pouvoir disposer de votre
» place en faveur d'une autre femme de
» chambre.

» Z. A. »

A ta marchande de modes.

« Je regrette de ne m'être pas trouvée
» chez moi lorsque mademoiselle Nancy
» s'est donné la peine de me faire appor-
» ter les chapeaux qui lui sont arrivés de
» Paris ; j'irai les essayer chez elle, et la
» prie de recevoir mes remerciements pour
» sa gracieuse complaisance.

» Z. A. »

A ta nourrice.

« J'apprends avec chagrin, ma bonne
» nourrice, que tu es malade. Soigne-toi
» bien, ne te fais faute de rien. J'irai te
» voir bientôt et renouvellerai tes confi-
» tures. Tu les trouveras bien bonnes,
» c'est moi qui les ai faites. Maman t'en-
» verra son médecin.

» Adieu, ma bonne nourrice ; ta fille de
» lait t'embrasse.

» Z. A. »

A ta couturière.

« Je renvoie ma robe d'organdy à ma-
» dame Lemoyne et la prie de diminuer
» d'un centimètre chaque pli de la jupe,
» cela fera trois centimètres, juste la hau-
» teur qu'il faut ajouter à la jupe. J'ai
» beaucoup grandi cette année.

» Madame Lemoyne me fera plaisir si

» elle peut me rendre ma robe demain
» au soir.

» Z. A. »

A un marchand.

« Je suis bien fâchée, monsieur, d'avoir
» été occupée au moment où hier vous
» m'avez apporté votre mémoire ; si vous
» voulez l'envoyer toucher avec votre ac-
» quit, vous m'obligerez.

» Je vous prie de recevoir mes saluta-
» tions.

» Z. A. »

A un ouvrier.

« Je prévins monsieur Benoist que j'ai
» besoin de ma clef demain, et le prie de
» m'envoyer un de ses ouvriers pour en-
» lever la serrure ; je compte sur son exac-
» titude.

» Z. A. »

A une ouvrière.

« Vous m'avez attendue bien longtemps,
» mademoiselle Gertrude ; j'avais entière-
» ment oublié que vous pouviez venir cher-
» cher mes dentelles. Elles sont prêtes.

» Vous savez que vous me deviez un reste
» de compte. Je vous prie de l'accepter
» pour le temps précieux que je vous ai
» fait perdre.

» Z. A. »

A ton filleul.

« Je suis heureuse d'apprendre, mon cher
» enfant, que tu vas aller à l'école ; je paye-
» rai tous les livres qui te seront utiles
» pour ton instruction ; et si je t'écris cette
» lettre, c'est dans l'espoir que tu pourras
» bientôt la lire.

» Ta mère en Dieu.

» Z. A. »

Je crois, ma chère amie, que j'ai répondu
à une grande partie de tes questions : je
répondrai aux autres dans ma prochaine
lettre. Je vais maintenant t'expliquer notre
planche IX.

Le n° 1 est le dessin de la moitié d'un

sac qui se brode en points de chaînette ou au crochet, sur de l'organdy. Ce sac se double de léger Florence, rose ou bleu. On laisse au haut de ce sac de quoi faire un ourlet, dans lequel on passe un ruban de gros-de-Naples, rose ou bleu, terminé des deux bouts par deux rosettes; aux quatre cornes de ce sac, on place encore quatre rosettes de même ruban. J'ai vu ce joli sac au *Symbole de la Paix*.

Le n° 2 est un riche entre-deux. Si tu veux en encadrer un mouchoir, pour obtenir le dessin de la corne, tu calques une longueur quelconque de ce dessin, tu le plies au milieu de deux des rosaces, et tu le replies pour en former une pointe de fichu bien exacte. De cette manière, tu pourras faire de jolis dessins de mouchoirs avec les entre-deux qui se trouvent planches II, n° 4; — VI, n° 5, — et VIII, n° 2.

Le n° 3 est le dessin d'un des côtés du devant d'un fichu canezou.

Le n° 4 est le dessin de la moitié du col de ce fichu.

Le n° 5... tu sauras plus tard ce que c'est.

Prends deux vieilles cartes à jouer, taillées sur ce modèle; lorsque tu as taillé le rond qui est au milieu, tu achètes rue *Louis-le-Grand* un écheveau de laine de *Berlin*, composé de 16 tours, à 15 fr. le demi-kilogramme (partout ailleurs cette laine se vend 16 fr.); tu la pelotes, tu la coupes en aiguillées longues de 2 mètres 25 centimètres (il faut au moins couper douze de ces aiguillées), tu en enfles une dans une aiguille à tapisserie; tu prends, entre le pouce et l'index de ta main gauche, les deux ronds de carte posés l'un sur l'autre, et qui, de la sorte, n'en feront plus qu'un; de ta main droite, tu places le bout de ton aiguillée de laine entre ces deux ronds, du côté du bord extérieur, et dans le haut; toujours de ta main droite, tu passes ton aiguille derrière le rond et tu la fais ressortir devant, au milieu de ce rond; tu la repasses derrière en couvrant ce carton, et tu la fais encore repasser devant, en allant de gauche à droite,

et en couvrant de laine ce rond de carton comme si tu faisais un œillet à ton corset. Lorsque ton aiguillée est finie, le carton doit être couvert; alors tu désenfiles ton aiguille, tu prends une seconde aiguillée de laine, tu l'enfiles; par un nœud de tisserand, tu la noues d'un bout à la première aiguillée, et recommences de même, en couvrant le premier rang. Lorsque le rond vide du milieu de la carte se trouve rempli par la laine et que tu ne peux plus y passer ton aiguille, tu la désenfiles, tu prends des ciseaux, tu les passes le long du bord extérieur du rond de carte en coupant toute la laine qui se trouve dessus; tu prends une petite ficelle, tu l'introduis au milieu des deux ronds de carte, tu fais deux tours en la serrant, tu la noues fortement deux fois, tu coupes la ficelle qui dépasse le dernier nœud; tu retires les deux ronds de carte; et si ta balle n'est pas égale, tu l'arrondis avec tes ciseaux.

Le n° 6 est cette balle que nous appelons *balle allemande*, puisque c'est d'Allemagne que nous recevons tant de jouets d'enfants. Si tu as des restes de laine, emploies-les à cet usage; tu peux embellir cette balle en prenant trois nuances de laine, dont tu emploieras quatre aiguillées de chaque couleur. Ce joujou fera le bonheur de tes jeunes frères et la sécurité de ta mère, qui ne craindra plus qu'ils se blessent, ou qu'une balle égarée n'aille briser un vase, une glace.

En faisant les ronds de carte d'une dimension plus grande, tu obtiendrais presque un ballon.

J'ai appris à faire cette balle à l'*Industrie parisienne*.

Le n° 7 est le dessin d'une guirlande de roses que l'on fait sur canevas-ficelle. Ce dessin est pour un tapis-passage que l'on met sur le grand tapis d'un salon, et sur lequel on marche pour se rendre d'une chambre à une autre. Ce canevas-ficelle, large de 45 centimètres, coûte 5 fr. le mètre. Il faut, par mètre, pour exécuter ce dessin,

2 hectogrammes et 5 décagrammes de laine de Hambourg.

Le n° 8, ce sont les couleurs employées dans ce dessin. Le fond se fait blanc.

Tu peux encore employer ce dessin pour portières et pour entourer ces grands tapis de velours dont on couvre les tables des salons.

J'ai vu ce riche tapis-passage rue *Louis-le-Grand*.

Le n° 9 est un rébus.

A présent que je t'ai taillé de la besogne, causons des événements qui se sont passés depuis peu. Nous avons eu des morts célèbres à déplorer. Le duc d'Angoulême, fils du roi Charles X, est mort à Goritz, en Allemagne; — Joseph Bonaparte, ex-roi d'Espagne et de Naples, frère de l'empereur Napoléon, est mort à Florence; — la grande duchesse Alexandra, belle-fille de Nicolas I^{er}, empereur de Russie, femme du prince de Hesse, est morte après avoir mis au monde un enfant mort.

Nous avons aussi des naissances célèbres. La reine d'Angleterre est devenue mère d'un fils, le comte d'Oxford; — la duchesse de Nemours a donné la vie à un fils, le duc d'Alençon; — la princesse de Joinville est accouchée d'une fille, Françoise-Marie-Amélie de France. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que la petite princesse est née le même jour que son père (le 14 août), dans les mêmes lieux (au château de Neuilly). Ce jour est la fête de la reine du ciel, la Vierge Marie; c'est aussi la fête de la reine des Français, Marie-Amélie; ce jour, Louis XIII plaça la France sous la protection de la Vierge; c'est la fête de l'empereur Napoléon; ce jour, il signa le concordat, et ce même jour, nous apprenions, à Paris, la prise de Tanger par le brave amiral de Joinville; au moment où il bombardait Mogador, au moment où le maréchal Bugeaud donnait la bataille de l'Isly, et quand tous deux faisaient ainsi remporter au royaume *très-chrétien* une victoire sur l'empereur de Maroc, Muley Abd-el-Rahman, le plus ar-

dent défenseur de *l'islamisme*! Tu le vois, la petite *Marie-Amélie* est née sous d'heureux auspices... Que tous ces jours lui apportent chacun leur bonheur!... Moi, pour le compléter ce bonheur, j'ai déjà fiancé la petite princesse à son cousin le comte de Paris... Ce serait un beau mariage... être reine de France! Dans quinze ans, à pareil jour, nous verrons, ma chère, si mon mariage sera confirmé!

On m'a raconté que la princesse de Joinville attendait le moment de sa délivrance, le roi allait entrer dans l'appartement de la *gisante*, tenant une lettre du prince son mari, lorsque le médecin fit observer à Sa Majesté que, dans un pareil moment, cette lettre pouvait être fatale. « Les femmes de ma maison, répondit le roi, doivent savoir tout entendre et dans tous les moments. » Puis il annonça à sa belle-fille le bombardement et la prise de Tanger.

J'ai lu dans le journal *l'Algérie* qu'après le siège de Mogador, au nombre des prisonniers que nous avons faits, se trouvaient trente-cinq blessés. Le prince de Joinville donna au docteur Warnier l'ordre de les embarquer et de les reconduire à terre. Les pauvres gens, quand ils apprirent cette décision de l'amiral, se pressèrent autour de son messenger de paix, baisant ses mains et ses genoux: « Nous ne sommes pas les ennemis des Français, disaient-ils; nous les aimions avant la guerre, nous les aimerons encore parce qu'ils sont généreux. Nous payons pour des insensés, pour des orgueilleux fanatiques et ignorants! Dieu l'a voulu... que sa volonté soit faite! Prenez notre ville, gardez-la! vous saurez l'administrer au profit de tous, tandis que l'empereur nous ruine pour s'enrichir. Ah! Muley-Abd-el-Rahman, répétaient-ils, tu auras à en rendre compte devant Dieu! »

Si tu as eu ton père, ton frère ou ton fiancé devant Mogador, sois fière, ma chère amie, car « tout le monde a servi avec un

zèle qui ne se puise que dans l'amour ardent du pays, de son honneur, de ses intérêts, et dans un dévouement absolu au service du roi. » Ce sont les expressions de notre jeune amiral, et il se connaît en bravoure ! Pendant que sur mer le prince prenait Mogador, sur terre le maréchal Bugeaud remportait une victoire complète contre le fils de Muley Abd-el-Rahman. La bataille a eu lieu sur les bords de l'Isly ; sois fière encore, ma chère, car notre cavalerie et notre infanterie, bien inférieures en nombre à celles des Marocains, ont fait, comme toujours, des merveilles de valeur. Les vingt-un étendards conquis dans cette journée sont presque tous en soie, quelques-uns d'une richesse remarquable, ornés de broderies en or, reproduisant des sentences du Koran. Un étendard blanc porte cette inscription : « Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. Triomphe la guerre Sainte : s'il plaît à Dieu ! » On a pris aussi le parasol du fils de l'empereur ; il avait été fait à Paris et donné par un négociant de Marseille afin que Muley Abd-el-Rahman protégéât son commerce avec le Maroc. Parmi toutes les tentes laissées sur le champ de bataille, on cite celle que le fils de l'empereur faisait porter à sa suite sur le dos de vingt-deux mulets : elle peut abriter plus de deux cents personnes.

A présent, ma chère, je t'avouerai à ma honte que je ne connaissais de ce pays que sa géographie, et ce jeu dans lequel je donne tant de gages : *Le roi de Maroc est mort !* J'ai donc été obligée de demander pourquoi nous étions en guerre avec ce roi qui m'a fait tant rire, et mon frère, après avoir levé les épaules d'un air de douloureuse pitié, a bien voulu me dire que l'empereur de Maroc, Muley Abd-el-Rahman, avec lequel nous étions d'abord en paix, donnait asilé sur ses terres à Abd-el-Kader, lui fournissait des armes, des munitions et des hommes qui lui servaient à combattre contre nous. Le malheur de cet

empereur, c'est qu'il n'est pas le maître de son peuple, entraîné par Abd-el-Kader sous prétexte de *la guerre Sainte*. Ce marabout fait accroire aux Arabes que nous voulons détruire la religion de *Mahomet*, et il attire ainsi les fanatiques sous son étendard. Nous n'avons donc bombardé Tanger et Mogador, livré la bataille de l'Isly, que pour forcer Muley Abd-el-Rahman à nous livrer Abd-el-Kader, et cet empereur vient d'envoyer quatre cents cavaliers noirs de sa garde à la poursuite de l'émir. Quand donc, mon Dieu, aurons-nous la paix en Algérie ? quand donc, au lieu de s'y battre, nos soldats y cultiveront-ils la terre, à l'ombre des lauriers roses et des orangers toujours en fleurs ?

Ce qui est inouï au dix-neuvième siècle, c'est que la Suède et le Danemark payent encore un tribut à l'empereur de Maroc pour racheter la liberté de leurs vaisseaux sur les mers ! Déjà, depuis 1830, la France ne paye plus ce tribut honteux, et j'espère que nos canons auront aboli, en faveur de ces puissances, le droit de piraterie.

Mais quittons ces champs de victoire pour aller remercier Dieu du succès de nos armes, et, comme le dit monseigneur l'évêque de Châlons : « N'oublions pas d'invoquer le grand saint Louis, modèle des guerriers et des rois, qui fit aussi ses preuves en Afrique, et nous a laissé par-tout de si beaux exemples ! »

Ma lettre est déjà bien longue, auras-tu le temps de la lire ? car tu es entourée de tes frères, de tes amies en vacances... Tu vas bien un peu m'oublier... mais je te le pardonne.

Cependant il y a longtemps que je ne t'ai parlé toilette, et c'est le moment des réunions de famille.

Voici donc ce que je te conseille pour un bal : robe d'organdy à double jupe, garnie chacune d'un ourlet haut de 10 centimètres, les jupes espacées entre elles de 10 centimètres. Manches à *la religieuse* ; corsage-guimpe, orné du haut d'une dou-

ble ruche de tulle de coton ; gants blancs courts. Sur la tête une couronne de bleuets très-mince posée sur ton front, à la naissance des cheveux et allant rejoindre ta tresse, un peu haut placée, ou bien, une même couronne, très-grosse, et entourant la tresse. Pour ceinture un velours bleu, retenu devant par une boucle de métal ; ou bien un large ruban de gros-de-Naples bleu, noué sur le côté gauche et laissant retomber de longs bouts. Tu peux remplacer les bleuets par de la bruyère, par des dahlias ; la bruyère formant deux touffes et tombant des deux côtés de ta tête ; les dahlias posés comme des rosettes de ruban.

Pour courir les champs : robe de jaconas à raies bleues et à raies blanches, façon amazone ; manches étroites, à la religieuse. Chapeau de paille orné d'un ruban bleu ; voile de gaze bleue, afin que le soleil ne puisse blesser ta vue et ne te fasse pas rider le front avant l'âge des chagrins.

Pour rester au salon les jours de pluie : robe en gros-de-Naples gris ou puce, ou en mousseline de laine gros bleu ou gros vert ; manches à la religieuse ; dessous, demi-manches bouillonnées. Corsage à la Vierge ; fichu-canezou en mousseline.

A propos de toilette, j'ai quelque chose d'important pour nous à t'annoncer : un magasin vient de s'ouvrir sous le titre bien mérité de *l'Industrie parisienne* ; là, tu trouveras de grandeur naturelle et exécutés en mousseline, ou en papier, les patrons de différentes façons de robes, pèlerines, fichus, canezous, manteaux, mantelets, chemises, camisoles, bonnets et vêtements d'enfants de tous les âges... Il y a un grand avantage à ces patrons que l'on peut essayer d'avance ; ce qui permet de n'acheter que l'étoffe qu'il faut pour se faire ses vêtements. J'ai trouvé, *rue Louis-le-Grand*, ces patrons taillés avec goût et élégance ; j'en ai acheté quelques-uns que je t'enverrai plus tard, réduits

au dixième, comme j'y suis forcée par l'espace.

Adieu, ma chère petite. Danse le quadrille que je t'envoie et amuse-toi bien.

A propos, j'oubliais de t'expliquer le dernier rébus, encore que ce soit inutile, puisque tu l'as deviné ; mais c'est pour l'exactitude :

Une île, — un nid, — un appât, — de — et une branche de roses où l'on ne voit pas d'épines.

Explication : *Il n'y a pas de roses sans épines.*

J. J.

Éphémérides.

PERSONNAGES CÉLÈBRES.

16 septembre 1560. Exécution du faux Martin Guerre.

Né à Andaye, dans le pays des Basques, après dix ans de mariage avec Bertrande de Rols, dont il avait eu un enfant, Martin Guerre fut obligé de passer en Espagne ; il y prit les armes, et le canon lui emporta une jambe à la bataille de Saint-Quentin. Son absence durait depuis huit ans, quand on le voit, ou plutôt quand on croit le voir revenir : tout le monde le reconnaît : femme, sœur et oncle. On ne fait aucune difficulté de l'admettre dans tous ses droits d'homme et privilèges d'époux. Un soldat de Rochefort passe par hasard et publie que le vrai Martin Guerre est en Flandre : on n'en tient compte. Cependant une altercation s'élève entre le neveu et l'oncle : celui-ci s'adresse à la justice. Le prétendu Martin Guerre est interrogé : il répond de manière à confondre l'incrédulité même. Il sait la vie de celui dont il porte le nom jour par jour, instant par instant. Il en a d'ailleurs tous les signes

caractéristiques : deux soubredents à la mâchoire inférieure, une cicatrice au front, un ongle du premier doigt enfoncé, trois verrues sur la main droite, une autre au petit doigt, une goutte de sang à l'œil gauche, etc. Sur cent cinquante témoins, quarante le reconnaissent pour Martin Guerre; soixante n'osent se prononcer; cinquante soutiennent que c'est Arnaud de Tilh, dit Pansette, du bourg de Sagies. En effet, c'était lui : Martin Guerre arrive de Flandre, et, malgré sa jambe de bois, prouve son identité : Arnaud de Tilh, confondu, dévoile lui-même toute sa ruse. Par arrêt du parlement de Toulouse, il est pendu devant la porte de Martin Guerre, et son corps jeté au feu. Ses biens furent adjugés à une fille qu'il avait eue de Bertrande de Rols, pendant les trois ans qu'elle avait habité avec lui de bonne foi.

Mosaïque.

LA MOUCHE ET L'ABEILLE,

par Thiedge.

« Dites-moi, je vous prie, ma chère amie, demanda la mouche un jour à l'abeille, comment vous faites pour ne pas être chassée et poursuivie dans aucune de vos courses, tandis que chaque main s'irrite contre moi et ne cesse de menacer ma pauvre vie. Vous, vous prenez un libre essor et puisez impunément le miel le plus délicat dans le calice des fleurs; mais moi, dès que j'étends ma trompe ou vers le pain du pauvre, ou vers la coupe du riche, voilà la mort prête à fondre sur ma tête. Ah ! si pour me venger de mes ennemis je pouvais piquer aussi fort que vous, on me laisserait tranquille, je pense.

— Vous êtes dans l'erreur, répliqua

l'abeille d'un ton doctoral : sachez, madame, que je trouve ma plus grande protection dans mon industrie, qui me rend utile aux hommes. »

Traduit de l'allemand

Par M^{me} ÉLISABETH BÉCHER.

Sous Louis XIV, un nommé Girardot établit la culture du pêcher à Montreuil, qui alors prit le nom de Montreuil-les-Pêches. Il était d'usage tous les ans de présenter au roi une corbeille de ces beaux et bons fruits; cet usage patriarcal avait été aboli en 1789; le roi a bien voulu le rétablir. Le maire de Montreuil, accompagné de quelques notables cultivateurs de cette commune, a obtenu la permission de présenter au dessert de LL. MM. une corbeille de pêches. Le roi a donné 500 fr. pour les pauvres de Montreuil.

Le plus grand arbre du monde est sans doute le *cibbihr-burr*, nommé par les Hindous le *bananier de Cibbihr*, en l'honneur du saint Brahman de ce nom. Cet arbre gigantesque a 2,000 pieds de circonférence, mesuré autour de ses principales branches. Il a abrité jusqu'à 7,000 hommes lors de la fête donnée par les Indiens sous son ombrage sacré.

Le conseil municipal de Beauvais a déclaré à l'unanimité qu'il s'associait avec empressement à la pensée d'élever un monument à Jeanne Hachette.

A la fin des banquets, les nobles polonais boivent à la ronde dans le soulier de la maîtresse du logis; ce qui est sinon la preuve d'un goût bien délicat, au moins une preuve d'enthousiasme.

ma-
pro-
rend

HER.

rdot
euil,
-les-
s de
eaux
avait
tu le
om-
s de
n de
cor-
0 fr.

sans
Hin-
ion-
Cet
cir-
nci-
000
les

dé-
avec
mo-

olo-
r de
n la
oins



3^e des Demoiselles 12^e année 1837

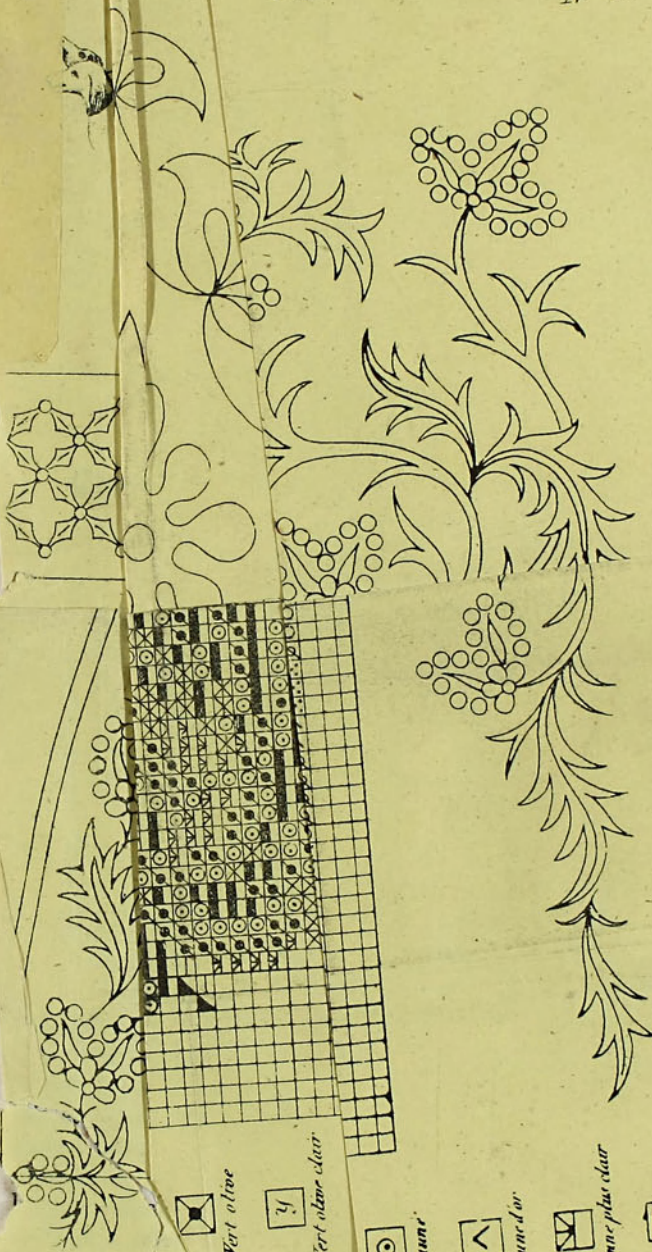
Imp. Leveque







A. S. Oulart d'après G. Devéria.

*A la fin le Sie des vignes apercut la jolie fille à son
étroite fenêtre*

Demoiselles.
Planche IX.

N^o 3.



-  Vert olive
-  Vert olive clair
-  Jaune
-  Jaune doré
-  Jaune plus clair
-  Noir, finc

Lith de Vavrou.

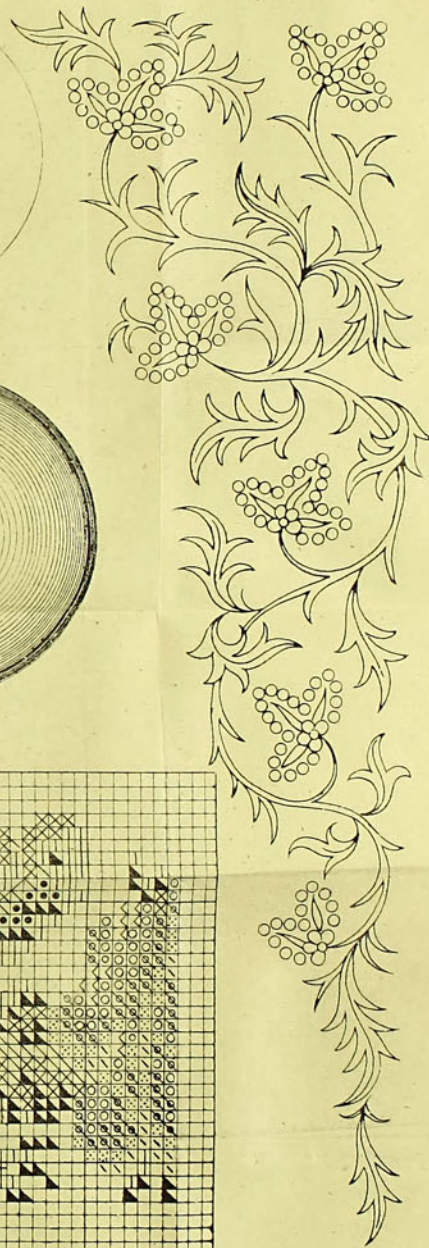
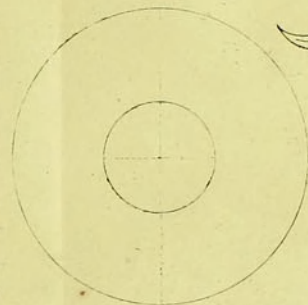
N^o 9.



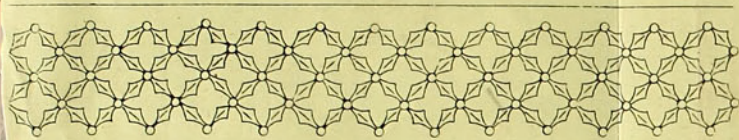
N^o 1.



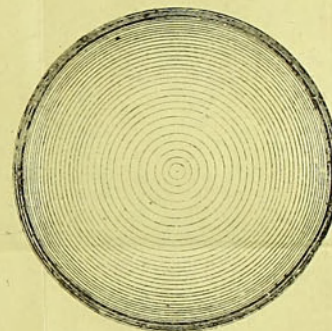
N^o 5.



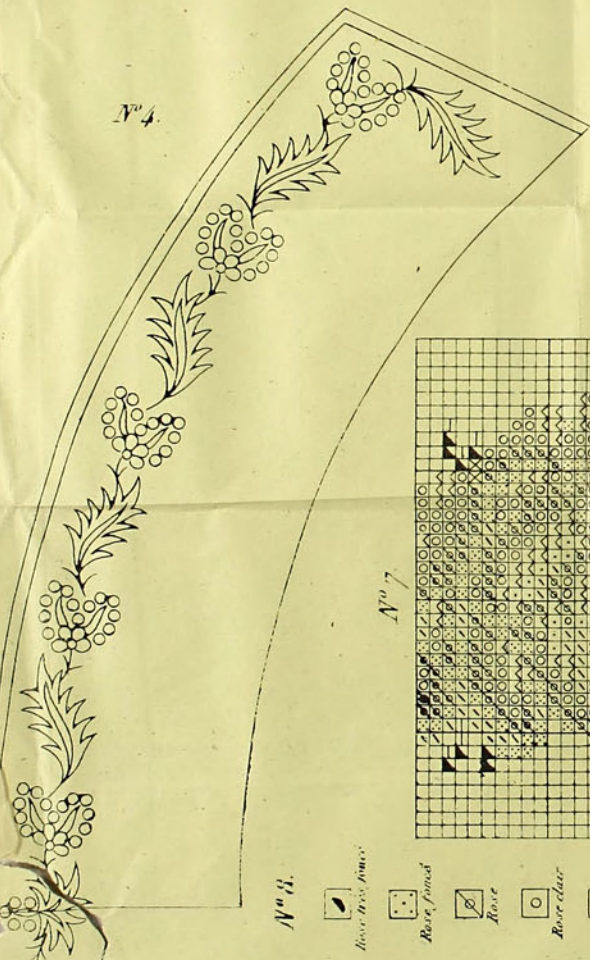
N^o 2.



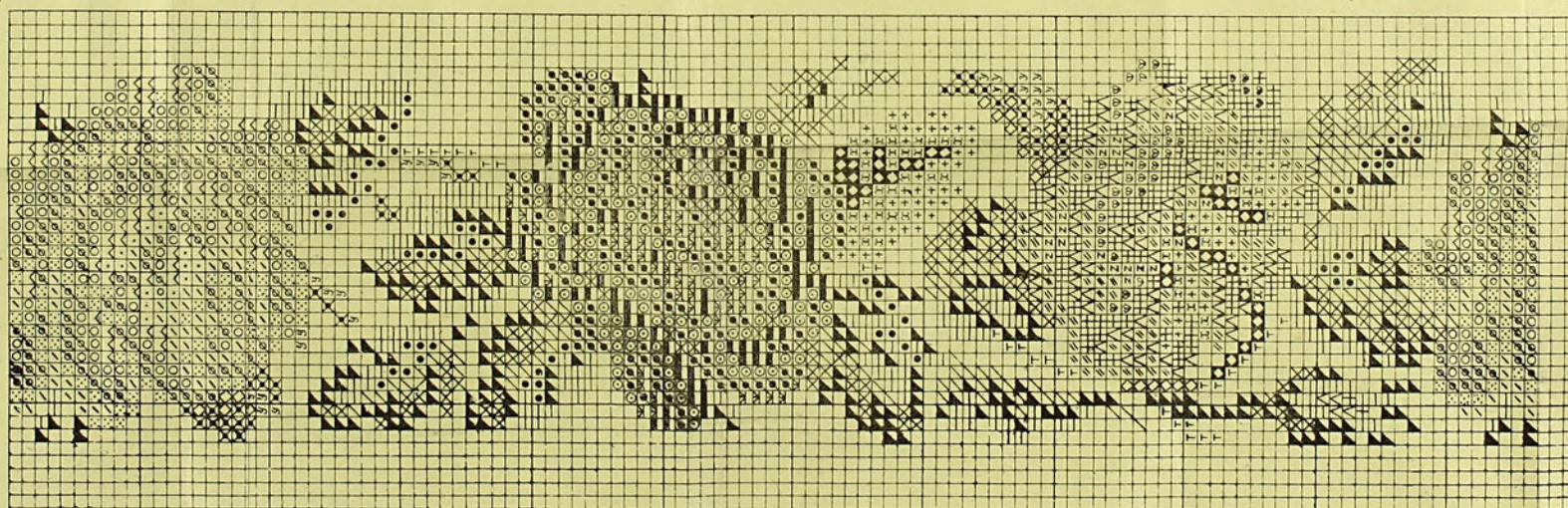
N^o 6.



N^o 4.



N^o 7.



N^o 13.

- Rose très foncé
- Rose foncé
- Rose
- Rose clair
- Rose très clair
- Rose plus clair
- Vert jaune très foncé
- Vert jaune foncé
- Vert jaune
- Vert jaune clair
- Vert jaune très clair
- Vert olive très foncé
- Vert olive
- Vert olive clair
- Vert olive très clair
- Vert vert foncé
- Vert vert
- Vert vert clair
- Orange brun très foncé
- Orange très foncé
- Orange foncé
- Orange
- Orange clair
- Jaune très brun
- Jaune orange
- Jaune
- Jaune clair
- Jaune plus clair
- Blanc foncé

